

JOURNAL  
DE  
RAÏSSA

ÉLOUIS

HORS COMMERCE

*pour Tom Merton*

Tiré à 250 exemplaires  
numérotés

N° 110

## Préface

ne veut pas d' « offrandes mortes<sup>1</sup> », qu'il veut des offrandes « humaines et sans tache<sup>2</sup> ». Ce que l'âme offre alors, ce sont des biens chers à la nature qui n'ont pas été tués ni flétris, qui plus que jamais gardent vie et ferveur humaine, mais qui ne peuvent être offerts que parce qu'ils ont été transfigurés. Et pour cela il a fallu la plus foncière et la plus dure mort à soi-même.

Beaucoup aujourd'hui semblent sentir que l'offrande en effet doit rester « humaine » et vivante, mais s'égarent parce qu'ils ne savent pas le prix qu'il faut y mettre, en sorte qu'elle soit aussi « sans tache ».

\*

En un sens, Raïssa a tout dit dans ses poèmes. Ne sont-ils pas nés là où par une rencontre très rare toutes les sources ne font qu'un, et où l'expérience créatrice du poète n'est que le pur miroir de l'expérience mystique ? C'est assez pour qu'on les ait parfois rapprochés de l'exemple classique de saint Jean de la Croix. Fort différents pourtant sont les deux cas. Saint Jean de la Croix est un maître et un docteur, dont la poésie savamment élaborée selon les plus parfaites recettes de l'époque traduit par le moyen de symboles et allégories ce qu'il a ineffablement pâti dans la contemplation. Se gardant de hausser le ton, la poésie de Raïssa n'est pas moins raffinée et pas moins savante, mais d'une science plus secrète et plus humble qui ne fait qu'un avec la grâce de la féminité, et qui veut s'effacer pour ainsi dire dans un dépouillement de plus en plus rigoureux où ne subsiste plus que la pure justesse de l'accord avec ce que le cœur ressent. Dès lors plus besoin de symboles et d'allégories. C'est directement que la poésie transpose dans un ouvrage de

1. Cf. plus loin, *Feuilles détachées*, Fragm. 32 (et Fragm. 30).

2. Cf. *Transfiguration*, dans « Lettre de Nuit, la Vie Donnée ».

## Journal de Raïssa

*fondeurs où se débat sous les attraits du mal le pauvre être humain racheté par le Sang du Christ, il est bon que soit montré aussi quelque chose des profondeurs d'amour accessibles à ce même être humain quand il cherche Dieu à tout prix et lutte et souffre pour le salut de ses frères tout en étant mêlé, lui aussi, aux combats du monde et aux aventures de l'intelligence, de l'art et de la poésie.*

\*

*Raïssa cachait bien sa vie profonde. A tous ceux qui l'ont connue apparaissaient la grâce de son accueil, son enjouement, sa vivacité, sa délicatesse exquise, son ardeur à toutes les choses de l'esprit, la compassion et la bonté avec lesquelles elle écoutait, sa pénétration intuitive, le charme ravissant de sa conversation. Bien peu se sont doutés de ce qu'elle avait à souffrir, et des retraites où vivait son cœur.*

*A vrai dire elle passait avec une aisance et une légèreté extraordinaires de ces profondes solitudes aux régions éclairées par le commun soleil. Elle était de ces âmes dont un Philippe Néri nous donne, je crois, le plus haut exemple, et qui vont et viennent librement entre deux plans d'activité vitale étonnamment distants l'un de l'autre. Le Père Dehau avait compris dès l'abord, et il me l'a dit souvent, que dans l'oraison elle était tellement prise tout entière et descendait à un niveau si profond, — là où les options cruciales se font aux sources mêmes de la vie, et où la douleur est reçue toute pure, — qu'elle avait besoin, en remontant à la surface, du climat de toutes ces activités humaines qu'elle aimait comme le font les poètes, et où elle trouvait l'élément de jeu et de gaieté demandé par sa nature. Non qu'elle cherchât là une simple occasion de détente et de « distraction » ! Car c'est le propre de ces âmes qu'elles communient au travail et aux rêves des hommes avec autant*

## Préface

de ferveur et d'intensité (mais purifiées de tous les intérêts mondains) que ceux dont l'existence tout entière est fixée à ce niveau.

C'est ainsi que plus tard, à Rome, elle devait porter si allègrement et avec une si sereine élégance le fardeau de ses obligations au Palais Taverna. Aussi bien, comme le note le Père Faber, quiconque a coutume de vivre en présence de Dieu n'est guère embarrassé devant les grands de ce monde.

Et plus tard encore, quand les épreuves croissantes de la fatigue et de la maladie ont assombri notre horizon, et qu'elle a dû rester de plus en plus confinée dans sa chambre, c'est par une incessante lecture qu'elle se tenait informée du mouvement du monde, de l'art, et des sciences, et qu'elle se réjouissait de l'écho de l'immense rumeur humaine du grand pays où nous vivions. Elle ne se lassait pas de regarder les images, éparses sur son lit, des tableaux qu'elle aimait, — non sans beaucoup regarder aussi celles de bien des œuvres à la mode, dont elle riait et se moquait. Elle contemplait sans fin les photographies, découpées dans des journaux ou des revues, de ces rares enfants qu'elle appelait des êtres, parce que ne paraît sur leur visage nulle des grimaces psychologiques chères aux adultes, mais seulement la gravité nue du mystère de l'existence. Et jusqu'au bout elle a trouvé aide et réconfort dans les précieux échanges où elle se plaisait de la conversation avec ses amis, et de ces causeries qu'elle savait si bien diriger et animer, de sa place au coin du canapé bleu du « living room » de Princeton, cette place où je la vois toujours et à laquelle je ne puis songer sans un vertige de douleur.

Et dominant tout le reste il y avait son souci de mon travail philosophique, et de l'espèce de perfection qu'elle attendait de lui. A ce travail elle a tout sacrifié. Malgré toutes les peines morales et physiques, et, à certains moments, un épuisement

## Préface

bar, — dans les profondeurs invisibles de sa prière et de son oblation.

Je vois mieux aussi pourquoi la mêlée était si brutale et si rapide, — les baptêmes pleuvaient, les coups aussi. Ces sortes de combats ne sauraient être que des coups de main menés à un train d'enfer. Et le terrain gagné n'y est pas gagné pour longtemps : parce que là où le prince de ce monde a son règne le chrétien ne peut pas s'établir à demeure comme en terrain décidément conquis. Ce qu'en pareil domaine il lui convient plutôt d'espérer voir apparaître au cours de l'histoire, ce sont des sortes de flambées culturelles à certains moments particulièrement propices, — l'important étant beaucoup moins le résultat qu'on peut attendre de la flambée, que le travail de la flamme elle-même tant que la flambée dure.

J'ajoute que l'ordre des moyens correspond à l'ordre des fins. Religieux ou laïque, tout fondateur rêve de fonder pour l'éternité. Mais le Saint-Esprit n'est pas à l'œuvre seulement dans les institutions durables qui traversent les siècles, il est à l'œuvre aussi dans les aventures sans lendemain qui sont toujours à recommencer. On n'a rien fondé sans doute, on voit tout partir en fumée. Mais on est payé de sa peine par ce qu'il y a de meilleur au monde, cette merveille des amitiés que Dieu suscite et des pures fidélités qu'il inspire, et qui sont comme un miroir de la gratuité et de la générosité de son amour.

\*

Cette édition hors commerce est tirée à 250 exemplaires numérotés, destinés aux amis de Raïssa, — aux amis qu'elle a aimés ici-bas et qui lui ont depuis longtemps donné leur cœur, et aux nouveaux amis qu'elle continue de se faire, spécialement parmi les Petits Frères de Jésus.

J. M.

1915

12 septembre (au calendrier russe, 31 août en 1883),  
– mon 32<sup>e</sup> anniversaire. XVI<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte  
(Fête du Saint Nom de Marie). – La liturgie de ce jour  
s'accorde avec mes plus constantes demandes, et me rap-  
pelle tout ce que j'aime.

19 octobre. – L'abbé Combe m'envoie une relique de  
Mélanie, trois lignes et demie écrites de la main de la  
voyante : « Il blesse pour guérir, il fait tout, mon bien-  
aimé. Il faut la correspondance, c'est encore Dieu qui la  
suggère. Il me semble que c'est chose bonne, quand le  
Bien-Aimé s'est rendu maître, d'avoir l'œil fixé sur Dieu  
soleil de justice. »

27 octobre. – Visite à l'abbé Millot (vicaire général de  
Versailles). « Mon genre est la simplicité », dit-il, et c'est  
vrai ; je crois même que c'est la simplicité d'un saint.

Mi-novembre. – Quelqu'un calomnie Jacques auprès du  
chanoine Gaudeau, le dénonçant, lui et Bloy, comme un  
*sataniste*. Bonne croix.

Premier carnet : 1915

Le petit article de J. sur le P. Clérissac a paru dans la *Couronne de Marie*.

29 novembre. – Commencé à lire, à traduire plutôt, la Somme contre les Gentils ; à la seconde page, ce texte : « Jucundius autem est (sapientiae studium) quia non habet amaritudinem conversatio illius, sed laetitiam et gaudium » (Sap. VIII, 16).

30 novembre. – Repris lecture de la Somme théologique dans le Commentaire du Père Pègues. Q. 35, a. 5. Et aussitôt, au *sed contra*, je retrouve le même texte.

N'est-ce pas Dieu qui m'invite à sortir de l'ennui où me plongent beaucoup de petites préoccupations, et à fixer uniquement mon regard sur lui, comme Il me l'a déjà dit tant de fois, et encore par Mélanie : « C'est chose bonne quand le Bien-Aimé s'est rendu maître, d'avoir l'œil fixé sur Dieu soleil de justice. »

1<sup>er</sup> décembre. – Jacques apporte un livre de l'abbé Saudreau, *Les degrés de la vie spirituelle*. J'ouvre au hasard, et je trouve ce qu'il me faut pp. 514-563. « ... Pour vous dire vrai, depuis trente ans que Dieu m'a fait la grâce de m'attirer à une vie plus intérieure, je n'ai point trouvé de moyen plus puissant pour y faire de grands progrès que ce retranchement universel de réflexions sur les difficultés qui se rencontrent, et sur tout ce qui ne tend point à Dieu ou à la pratique des vertus » (Lettre de la Vénér. Marie de l'Incarnation).

5 décembre. – Conversation importante de J. et moi avec le Père Dehau, à l'église Saint-Augustin.

## *Journal de Raïssa*

9 décembre. - Adorer - adhérer.

La même disposition qui nous fait nous anéantir devant Dieu est celle qu'Il exige de nous pour nous unir à Lui. C'est ainsi que « les derniers seront les premiers ». La joie d'adorer! parce que s'anéantissant soi-même, on trouve Celui qu'on aime. Le moi est un obstacle à la vision et à la possession.

10 décembre. - Aujourd'hui tout me paraît si difficile, qu'il me semble que j'ai pu dire au bon Dieu en toute sincérité : « Ne craignez pas de me secourir en me donnant la grâce du renoncement et des autres vertus, car je vois si bien mon impuissance que jamais plus je ne m'attribuerai le moindre des biens que vous aurez opérés en moi » - toutefois avec l'aide de la divine grâce.

L'autre jour j'ai osé me tenir devant Dieu en lui montrant mon âme dans toute sa laideur, avec la confiance qu'Il voudrait bien la guérir, et l'embellir, Lui qui le peut, et qui le peut Lui seul!

Les pauvres infirmes n'attirent-ils pas la miséricorde en montrant leurs plaies?

Chercher la perfection, pourquoi? Notre-Seigneur le veut : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Et pourquoi le veut-il? oh! C'est parce que c'est la justice même! Sursum corda. Habemus ad Dominum. Dignum et justum est.

Vere dignum et justum est, aequum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, et c'est la perfection.

Et si nous ne désirons pas la justice même, nous ne sommes pas vraiment des hommes! Que désirons-nous donc?

★

L'humilité, l'anéantissement devant Dieu, cela se comprend trop bien ! Mais l'humilité d'un saint devant toute créature ? Je le comprends ainsi : la créature même sainte est par elle-même *celle qui n'est pas*, comme Dieu l'a dit à sainte Catherine de Sienne. En s'estimant au dessus d'une âme quelconque on s'estime quelque chose, et par là on manque à l'humilité due à Dieu, qui est de reconnaître notre néant. Que si on ne s'estime en rien soi-même, mais reconnaît une grâce comme venant de la miséricorde de Dieu on ne manque pas à l'humilité, ni à la justice, car on ne s'attribue rien à soi-même. Ainsi saint Paul a pu énumérer un grand nombre de grâces qui lui avaient été faites. Généralement quand on se reconnaît quelque bien en se comparant au prochain on fait comme le pharisien. Nous ne devrions regarder jamais que Dieu et nous-mêmes, et ne nous occuper du prochain que pour lui rendre service. « C'est Moi qui suis juge », dit le Père Céleste à sainte Catherine de Sienne, « ce n'est pas vous ». Et quand même nous ne trouverions rien à reprendre en nous, nous ne serions pas pour cela justifiés, saint Paul le dit.

## Journal de Raïssa

*Lundi 8 mai*, saint Michel. – Messe à 6 heures. Aussitôt seule (à la maison) ne puis pas même dire Prime ; recueillement d'une vingtaine de minutes ; puis Prime, oraison, Tierce, un peu de saint Thomas, oraison, ainsi jusque vers 10 heures un quart. Après le déjeuner, à l'heure du repos, oraison de trente à quarante minutes.

*9 mai*. – Toujours même oraison de recueillement sans préparation.

*14 mai*. – Messe à 7 h 30. Puis oraison par vagues successives jusqu'à midi.

*22 mai*. – Caractère moins véhément de l'oraison, plus limpide.

*25 mai*. – « Arrête et vois que je suis Dieu. » – Précepte du sabbat ou du dimanche. *Arrête*, quitte toutes tes occupations, et *vois*, vois Dieu, contemple-le, donne-lui ta pensée et ton cœur ; rends-lui grâces. Impression que c'est là ce qui m'est demandé chaque matin ; cela paraît proportionné à mes forces, puisque c'est une chose simple et facile que tous les hommes devraient faire au moins le dimanche... et ils ne le font pas.

*Samedi 27*. – Messe et communion. Oraison 2 heures environ. La seconde fois, évang. de S. Jean, chap. 20, partic. vers. 15-17. Marie! – Ce seul mot, et Marie voit et se donne toute. Rabboni! Maître! Mais Rabboni est un mot plus tendre, il sonne comme « Maître bien-aimé ».

Pendant cette oraison larmes délicieuses.

## *Journal de Raïssa*

tant d'autres. Joie de pouvoir l'appeler *Père* avec une grande tendresse, de le sentir si bon et si proche de moi. Jamais encore je n'ai senti cela, et ce fut tellement imprévu et soudain.

(Une fois pourtant, en 1907 ou 1908, j'ai été saisie par une impression de familiarité avec Dieu, avec Jésus, avec Marie, je pleurais et j'exultais ; il y avait en moi comme un rejaillissement perpétuel de joie, de suavité, de certitude heureuse – cela dura longtemps – et le souvenir ne s'en est pas effacé.)

28 juin. – Messe et communion. Oraison presque ininterrompue, ivresse d'amour.

29 juin. – Longue oraison avec de courts intervalles. « Si tu savais le don de Dieu. »

1<sup>er</sup> juillet. – Oraison sur la Sainte Vierge. La Sainte Vierge est l'enfant gâtée de la Sainte Trinité. Elle ne connaît pas de loi. Tout cède pour elle au ciel et sur la terre. Le ciel entier la regarde avec complaisance. Elle joue devant les yeux ravis de Dieu lui-même. Le Père ne s'est pas comporté ainsi à l'égard de son Fils bien-aimé ; parce que celui-ci est son Égal, la condescendance à son égard n'est pas possible. Tout s'est passé ici-bas avec la rigueur de la justice : Celui qui s'était chargé des péchés du monde, a payé pour les péchés du monde.

2 juillet. – Oraison très suave sur la Sainte Vierge.

... Elle est le lac tranquille de la Paix céleste ; le miroir très pur de la Lumière éternelle ; la rose blanche et parfumée sur le cœur de la bénigne Trinité.

## *Journal de Raïssa*

20 août. – Bonne matinée. Recueillement, paix, sans images.

29 août. – Messe et communion. Recueillement prolongé et très suave après la communion, et cette pensée que je ne pourrai pas me recueillir plus tard [dans la journée], ce qui fut vrai.

31 août. – Départ de Jacques pour Pontaubert.

Toujours même oraison. Il me semble que Dieu forme mon cœur à la charité, à l'humilité... Si je n'accepte pas que le prochain m'enseigne, Dieu ne m'enseignera pas non plus.

Vie cachée en Dieu. Ne voir dans mon prochain que l'amour dont Dieu l'aime, et sa misère de créature, qui n'est pas plus grande que ma misère, et qui fait pitié à Dieu même, et qui fait descendre sur nous sa Miséricorde. Tout le reste est vanité et mesquinerie.

Tout le mois de septembre, même oraison. Recueillement plus fréquent après la sainte communion.

Obscurité de plus en plus grande dans l'oraison.

Quelquefois, pendant que dure le recueillement, le cœur s'échauffe de plus en plus jusqu'à la fin. L'amour est bien senti. D'autres fois c'est plus diffus.

Le corps est dans un grand repos agréable, quelle que soit sa position.

Dans ce recueillement nécessité de m'isoler (je passe toutes les matinées dans ma chambre), de fermer les yeux.

Quelquefois cependant, sentiment très doux de paix et d'amour en lisant saint Thomas, ou quelque livre de piété.

Un jour je pris la décision de ne pas faire oraison le lendemain matin, à cause d'un travail qui pressait. Le len-

demain je me mets à dire Prime, il me fallut une heure pour cela, le recueillement ayant été plus fort que jamais.

Le Père Dehau dit que c'est l'oraison de quiétude.

Écrit au Père Abbé de Saint-Paul « ... Voici cinq mois déjà qu'Il m'oblige avec douceur à Lui consacrer toutes mes matinées. Il ne me dit rien, le cher Seigneur, mais Il me recueille si fortement que je préfère ces moments de silence à toute chose au monde, et ne puis les rompre sans remords. Alors j'offre au Seigneur ces longs repos pour ceux qui n'observent pas le repos du dimanche et ne s'arrêtent jamais pour voir qu'Il est Dieu. »

*Début d'octobre.* – Les vérités de la foi se rapportent les unes à la majesté divine, les autres aux mystères de l'humanité du Christ, que saint Paul appelle (I Tim., iv) le Sacrement de l'Amour (*Sum. theol.*, II-II, 1, 3). – Ainsi l'Humanité tout entière du Christ est le Mystère de l'Amour. Jésus crucifié est l'image du Père offensé par le péché ; couronné d'épines par le mépris de Sa volonté... Les pieds percés de Jésus signifient que le Père céleste offensé était empêché de courir à notre aide. – Jésus dont le cœur percé signifie que ce que nous avons offensé était l'Amour même.

*Jeudi 12 octobre.* – Recueillement intense entre 9 heures et midi.

Les personnes qui ne veulent pas se mettre à l'oraison avant d'avoir acquis toutes les vertus, ressemblent à une petite graine qui refuserait de se laisser mettre en terre avant d'avoir poussé sa racine, sa tige et ses feuilles.

Oratio est « clarissima gratiae testificatio » (S. Aug.).

1917

Longue interruption dans ces notes, à cause de la nudité de l'oraison toujours la même, et de l'ennui de noter toujours les mêmes choses. Fatigue aussi et maladies.

12 mars. - Long recueillement ardent.

13 mars. - Ayez pitié de votre pauvre petite créature.

14 mars. - Long recueillement.

15 mars. - Long recueillement. - Sacré-Cœur.

16 mars. - Recueillement subit au milieu d'une lecture.  
Marc, III, 5 : *Contristatus super caecitate cordis eorum.*

17 mars. - Recueillement profond.

Je veux que le prochain ait un abri dans mon cœur, comme je veux moi-même trouver un abri dans le Cœur compatissant de Jésus.

*Premier carnet : 1917*

*Dimanche de Laetare.* – Recueillement à la Messe et communion, puis à la maison.

*19 mars*, Saint Joseph. – Intronisation du Sacré-Cœur à la maison. Par l'abbé Richaud, en présence de M<sup>me</sup> Bloy. L'abbé R. a vu maman essuyer deux larmes pendant les prières.

Le soir se déclare une petite crise d'entérite qui m'empêche d'aller déjeuner le lendemain chez M<sup>me</sup> Ph[ilipon] ; à remarquer qu'il est extrêmement rare que je puisse réaliser une promesse de visite à date fixe. Les obstacles se présentent presque toujours sous forme de grippe, de sciatique ou d'entérite. Amen.

Jacques doit passer en conseil de revision le 30 avril.

*25 mars*, dimanche. – Recueillement presque toute la matinée.

... La connaissance que les Anges ont des choses sensibles est toute spirituelle et désintéressée, par conséquent elle ne comporte jamais aucune note de trivialité. Les choses qui sont triviales par rapport à l'homme dans la hiérarchie très spéciale de rapports qu'elles ont avec lui, ne peuvent être telles pour les Anges, qui les connaissent simplement par leur degré d'être.

*26 mars.* – Affliction intérieure.

Dans certaines tentations l'âme est comme suspendue au-dessus d'un abîme de délices sensibles, et il lui faut résister au vertige par le souvenir tout spirituel du seul vrai bien. Et quoique, en cet état, l'âme souffre beaucoup, elle ne doit rien craindre, ni se croire abandonnée. Elle ne souffrirait pas de la même manière si elle était infidèle. Dans ce

## *Journal de Raïssa*

cas elle se sentirait non pas suspendue, mais déçue, et vidée d'une manière incommensurable, par le départ de la grâce de Dieu.

J'ai observé deux recueils bien distincts.

Dans le premier, les yeux restent ouverts, l'intelligence est éclairée et l'âme est dans une sorte d'extase.

Dans le deuxième les yeux sont fermés, l'intelligence ne reçoit rien, toutes les affections de la volonté sont comme réunies en un seul point et unies à Dieu. Union ardente, souvent délicieuse mais dans une sorte d'obscurité.

*Lundi Saint.* — Long recueillement le matin et l'après-midi.

*Mardi.* — Recueillement de 11 heures à midi. Vives affections, avec paroles.

Mes oraisons jaculatoires : O mon Dieu qui m'avez créée, ayez pitié de moi, ayez pitié de votre pauvre petite créature. Fiat cor meum immaculatum, ut non confundar. Mon Jésus et mon Dieu ! Mon unique Jésus ! Mon unique Bien-Aimé ! Esprit d'Amour et de Miséricorde. Mon Seigneur bien-aimé et béni ! Mère bénie et bien-aimée. O mon Seigneur et mon Dieu, ayez pitié de votre pauvre petite créature, infiniment misérable.

*Mercredi Saint.* — Union affective très vive. Une heure. Lu l'Abandon à la Providence Divine, par le P. de Caussade.

*Vendredi 13 avril.* — Entre 9 heures et midi recueillement presque continu. Dans l'après-midi, lu quelques pages du Père Clérissac sur l'Église.

Premier carnet : 1917

*Samedi 14 avril.* – D'abord recueillement vif, inspiré par la lecture d'hier. *O Altitudo, O Bonitas!*

Regardant la photographie d'une statuette de la Cathédrale de Chartres, Dieu pétrissant Adam, recueillie par la pensée que notre très bon Père continue de nous pétrir ainsi jusqu'au jour de notre perfection achevée dans le Ciel.

Ah! rester ainsi sous sa douce main, la tête abandonnée sur ses genoux *maternels*, et se laisser faire, toujours.

Il me semble comprendre que depuis quelque temps se fait dans mon âme un certain travail, qui si je m'y prête docilement doit me conduire à l'abandon total à Dieu de toute ma volonté. Mes lectures, fortuites, tournent autour de cela ; en même temps que mes projets personnels sont régulièrement contrecarrés...

En résumé, cette année j'ai été conduite à veiller surtout sur l'humilité, la charité à l'égard du prochain (et sur ce point j'ai été aidée intérieurement par une disposition de douceur et de suavité), l'abandon de ma volonté propre à la volonté de Dieu.

Un sentiment qui ouvre le cœur vers Dieu, est bon. C'est pourquoi *l'amitié véritable* est bonne. Ce que je dois à l'amitié sainte de Jacques!

*26 et 27 avril.* – Long recueillement.

*29 avril.* – Recueillement en voiture, une demi-heure. Puis une heure à la maison. Demain conseil de revision pour Jacques. Évang. de ce dim. (aujourd'hui) : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez. » Je pense à Jacques...

## Journal de Raïssa

30 avril, Sainte Catherine de Sienne. – Recueillement et angoisse. Priant comme N.-S. au mont des Olivives, j'ai la persuasion que je serai exaucée comme N.-S. l'a été, c'est-à-dire que ce sera à moi d'adhérer à la volonté de Dieu.

Jacques déclaré bon pour le service armé. C'est une plaisanterie. Mais quel déchirement pour moi. J'ai dit le fiat aussitôt, sans attendre que mon cœur ait goûté toute sa peine. Sainte Catherine avait choisi la couronne d'épines, elle me la prête pour quelque temps.

1, 2, 3 mai. – Recueillement intense mais dans l'angoisse et la douleur. Dieu et Jacques présents à la fois dans mon cœur. Agonie.

Je n'ai désormais qu'à me considérer comme morte. Quelle vie pour moi si Jacques partait! Peu importe donc ce qui peut m'arriver désormais. Cette pensée me fortifie.

Dieu veut l'accroissement de mon amour dans l'épreuve. Sans doute que dans l'agonie que je souffre le plus faible amen a de plus prix que les chants de louange dans la prospérité. Il y a dans cette épreuve une humiliation qui est bonne, une apparente déréliction faite pour fortifier l'espérance et nous unir au Sauveur crucifié. Notre Bonne Mère du Ciel, – il semble qu'elle aussi s'est fait un cœur d'airain pour nous. Mais quoi, ne nous a-t-elle pas gardés trois ans durant contre l'atteinte de cette affreuse guerre? Ne faut-il pas qu'enfin cette Femme forte nous greffe sur l'arbre de la Croix afin que nous portions des fruits de salut?

Pendant ces jours de recueillement dans la douleur je comprends cette étrange parole du Cantique d'Ézéchias : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.*

Réellement pendant l'oraison je suis comme attachée à ma croix. Dieu fasse que ma volonté soit attachée à la sienne.

## *Journal de Raïssa*

de la seule volonté de Dieu, pour une vie spirituelle sans grâces apparentes.

*Dimanche de la Pentecôte.* – Si l'on me méprise je dois penser que l'on fait bien ; si l'on me juge mal, je dois être convaincue que l'on a raison. Et toutefois je dois être en paix et heureuse – parce que j'ai le droit comme les autres créatures de me tenir auprès de Dieu, de ne regarder que Lui, et de m'oublier en oubliant tout le reste. Si j'aime la place où Dieu me met j'ai droit à la paix, à la joie, à la contemplation de mon Dieu. Et, en quittant ainsi toute chose et tout souci personnel je n'agirai ni par mépris, ni par dépit, mais admettant tout le mépris que l'on peut faire de moi je chercherai paisiblement un refuge dans le sein de la divine Miséricorde, à laquelle me recommande plus que tout ma misère même.

Oh! le bon, le doux repos quand on s'est quittée avec tout le reste, de rester aux pieds du Seigneur et de le regarder en adorant ses moindres désirs.

Mon Dieu, je ne vous demande rien sinon la charité et l'humilité, – Vous ne pouvez me les refuser, elles sont nécessaires.

Je voudrais avoir une profondeur d'humilité qui soit plus grande encore que la bassesse de mes péchés, afin de n'être pas confondue.

« La béatitude commence à l'humilité » (S. Aug.).

*Dimanche soir.* – Visite de Berthe G[ilbert]. La pensée que Dieu a bien voulu se servir de moi pour sa conversion, me console ; cette âme intercédéra pour moi devant la divine Miséricorde.

*Lundi de la Pentecôte.* – Journée pénible. Tout manque.

Premier carnet : 1917

*Mardi.* – Enfin ! Recueillement long, ardent. Il me semblait retrouver Jésus après une très longue absence. Visite à Bourg-la-Reine. Dieu permet que je comprenne Jeanne [Bloy] lorsqu'elle me parle des choses si délicates de l'oraison. Je me sens l'âme pleine d'amitié surnaturelle pour elle, alors que nos tempéraments sont très différents, se heurtent plutôt, et que je sais d'elle sur moi des paroles plutôt dures. C'est donc Dieu qui dispose ainsi mon cœur. J'en suis heureuse.

*Jeudi.* – Oraison dans le train.

*Vendredi.* – Sécheresse, sauf un petit moment.

*Samedi.* – Bonne matinée. Il me semble que pendant que je suis recueillie je fais un acte d'amour continu.

*3 juin,* à Bures. – La nécessité du lyrisme pour exprimer l'amour. Nécessité du chant dans l'Église : chant du cœur, chant des foules ; chant des mondes. La parole est trop sèche, trop étroite pour exprimer un tel Amour. Il y faut ou le chant splendide ou le silence, qui est un autre lyrisme, celui de l'amour unifiant, unissant à la Jubilation divine elle-même.

*Jeudi.* – Long recueillement sur ces paroles du Lauda Sion : *Quia major est omni laude.*

*Vendredi.* – Appris la mort de ce pauvre Le Dantec. Vive émotion, et recueillement qui dure toute la matinée.

Je ne me lasse pas de lire et relire l'opuscule du Bx Albert le Grand sur l'Union à Dieu ; une vertu unitive s'échappe de toutes les pages.

## *Journal de Raïssa*

L'éternelle béatitude par laquelle Dieu récompense le renoncement à toutes choses pour son amour révèle, en un sens, le prix de ces choses qu'il faut abandonner. Toutefois ce qu'elles sont n'est rien auprès d'un atome de grâce.

*Samedi.* – Bonne matinée. Ivresse spirituelle par vagues successives pendant deux heures. Dans les intervalles il suffit d'un Kyrie eleison pour rallumer le feu d'amour qui envahit l'âme.

Après le dîner encore bon recueillement.

*Dimanche.* – Pendant la Procession, même état qu'hier, mais d'une durée moins longue. Je remarque que contrairement à ce qui se passait les années précédentes je n'éprouve pas le besoin de regarder, au contraire, et que j'ai peine à chanter. Besoin de me recueillir toute.

Après-midi, visite chez notre parrain Léon Bloy pour le onzième anniversaire de notre baptême (qui est demain).

*Lundi 11 juin.* – Je suis malade. Onzième anniversaire de notre baptême.

L'esprit et la volonté bien donnés à Dieu, bien fixés en lui, – le cœur, la sensibilité peuvent encore éprouver des passions diverses, offrir, pour ainsi dire, la matière d'une vie indépendante, mais non la forme, puisque la volonté n'y consent pas. C'est alors pour l'esprit comme un spectacle extérieur, dont on peut avoir à souffrir, plus ou moins. Parfois immensément. Écho de la tentation.

*16 juin, Fête du Cœur Immaculé de Marie.* – Que demandons-nous aux créatures, si ce n'est un peu d'amour et un peu de bonheur? Or Dieu est l'Amour même, et la Béati-

tude essentielle. Non, ils ne pourront rien regretter, ceux qui auront tout quitté pour Lui.

O Altitudo! O Bonitas! Il faudrait pour les chanter des chants sans fin, des flots d'harmonie.

Il semble que le Saint-Esprit les répand dans le cœur recueilli, silencieux et brûlant d'amour. Ce profond silence est lyrique ; il loue, il s'épanche d'une manière mystérieuse ; il parcourt toutes les gammes de l'humilité, de la joie et de l'amour, sans aucune expression de parole.

Recueillement profond vers la fin de la matinée, en lisant la messe du Cœur Immaculé de Marie.

19 juin. – Jacques reçoit son diplôme de Docteur en philosophie scolastique.

24 juin. – « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous... » et il s'est épuisé pour nous, afin de nous convaincre.

Je ne veux pas que son Cœur adorable et béni se heurte contre le mien comme contre un mur inerte et stupide.

Je veux, malgré l'intensité de ma douleur, – le croire, lui obéir, le suivre, avoir confiance en son amour.

Je ne veux pas fermer les yeux pour ne pas voir qu'Il a versé tout son sang pour rendre témoignage à la Vérité. Jesu, fortitudo martyrum!

27 juin. – Oraison dans le train.

28 juin. – Le recueillement commence de bonne heure, je ne puis terminer ma toilette. Au repos vers 8 heures un quart. Dure très fort, ardent, trois quarts d'heure. Interruption

- Les hommes ne communiquent réellement entre eux qu'en passant par l'être ou par l'une de ses propriétés. Touche-t-on au vrai comme saint Thomas d'Aquin, - le contact est mis. Touche-t-on au beau comme Beethoven, ou Bloy, ou Dostoïevsky? Le contact est mis. Touche-t-on au bien et à l'Amour, comme les Saints, - le contact est mis, et les âmes communiquent entre elles. On s'expose à n'être pas compris lorsqu'on s'exprime sans avoir d'abord touché à ces profondeurs, - le contact alors n'est pas mis, parce que l'être n'est pas atteint.

*Mercredi 18 juillet.* - Visite à Bourg-la-Reine [chez les Bloy].

Depuis plusieurs jours retour du tourment dont j'ai déjà souffert à deux reprises, en mars et en juin, - mais cette fois avec une violence inouïe, allant jusqu'à un véritable martyre du cœur. Grâce à Dieu aucun de nos amis, pendant que nous habitions ensemble, n'a connu la douleur qui me ravageait ; et Bures est resté pour eux, et, en apparence, pour moi le séjour délicieux où règne une douce joie qui attire les hôtes. Pour moi c'est le lieu de mes plus grandes souffrances. Mais Jacques m'a souvent vue pleurer le matin, pendant mon oraison<sup>1</sup>.

1. Je n'osais pas l'interroger. Et elle ne m'a rien dit de ce qui la faisait pleurer à Bures. J'ai compris plus tard, en lisant *La Vie Donnée*, notamment « Transfiguration » et « Douceur du Monde » (« Douceur du monde ! Jusqu'où monte et descend dans mon cœur ta musique ! Ta magie se donne pour l'éternité... ») combien cruel à l'âme du poète est le combat entre l'attrait de la *douceur du monde* avec toutes ses beautés, et le don de soi-même à Dieu qu'un tel attrait fait paraître contre nature. Et à vrai dire il s'agissait d'un déchirement spirituel beaucoup plus profond encore, qui s'annonçait alors et dont elle parle plus explicitement dans la suite de ce journal (voir en particulier p. 182), et que dans ses années

## Journal de Raïssa

*Jeudi 19 juillet.* – Confession, Messe et communion. Rien n'est bon comme de pleurer devant Dieu.

*20 juillet.* – O Jésus, combien votre Passion était nécessaire. Comme il fallait que votre adorable cœur fût transpercé pour moi. O Jésus! O Jésus! votre cœur douloureux et saignant me dit de ne pas craindre et d'avoir confiance, il me le dit si fortement. Vous savez, ô Créateur de toutes choses, ce qu'est un cœur vivant, un cœur de chair et de sang où la terre et le ciel combattent. Vous savez que le cœur humain qui vous cherche doit, pour vous trouver, souffrir, mourir de mille morts.

Et si vous êtes tout déchiré et sanglant ce n'est pas seulement parce que vous pâtissez de nos fautes... Mais vous avez voulu aussi, dans votre infinie miséricorde, nous montrer que vous avez un cœur *semblable au nôtre* afin que nous allions à vous avec confiance, et que nous ayons foi en la Foi que vous êtes venu apporter par votre Parole et certifier par votre mort.

C'est pourquoi je vous ouvre mon cœur sans aucune crainte. Je crie vers vous de toutes les forces de mon être que j'aime mieux mourir que de vous offenser. Je vous abandonne mon cœur, prête à souffrir qu'il se consume entièrement en un fidèle holocauste jusqu'à ce que le feu de la divine charité, inextinguible, plane seul au-dessus des cendres de toutes mes puissances terrestres.

J'ai une indicible confiance sous votre regard, mon Dieu, non parce que mon cœur est pur! Mais parce que votre regard est bon; parce que votre compassion est grande; parce que votre miséricorde est toute-puissante, ô Jésus!

d'extrême angoisse, à Meudon, elle m'a fait la grâce de me laisser entrevoir. (J.)

- La Passion est un grand effort de Notre-Seigneur pour convaincre notre nature révoltée à l'heure de la tentation.

En tous ces jours terribles il me fut donné de comprendre très intimement, par une connaissance suave et incommunicable, que les souffrances de Jésus sont pour l'âme qui croit un témoignage passionné rendu à la vérité ; un effort très miséricordieux pour nous montrer qu'il est semblable à nous par la capacité de souffrir, afin que de la similitude naisse le rapprochement ; du rapprochement la confiance ; de la confiance l'amitié et un abandon plus grand.

*Dimanche 22 juillet.* - Séparation de l'âme et de l'esprit : c'est un arrachement, c'est un brisement, c'est un déchirement indescriptible. - L'âme se précipite tout entière vers l'objet naturel qui lui convient. - L'Esprit reconnaît en Dieu son Unique Amour.

Et tout cela se passe tous les matins pendant plusieurs heures, pendant le recueillement. Ce recueillement persistant me rassure, et me fait vivement sentir la bienveillance infiniment miséricordieuse de Dieu. Souvent, pendant ce temps je pleure. Et Jacques a vu ces larmes-là. A Bures nous n'avons qu'une chambre pour nous deux.

*23 juillet.* - Christine me prie de lui lire quelques chapitres des Révélations de sainte Gertrude. Je suis profondément émue de tomber d'abord sur le chapitre I du livre III, *D'une spéciale protection de la Mère de Dieu*, et surtout sur le chapitre VII, *De la Compassion du Seigneur à notre égard*.

« Si une âme éprouvée par la tentation se réfugie près de moi, c'est bien d'elle que je puis dire : *Una est columba mea, tanquam electa ex millibus, quae in uno oculorum suorum transvulnerat Cor meum divinum.* Si je croyais ne pouvoir la

## Journal de Raïssa

secourir en ce péril, mon âme en éprouverait une si profonde douleur que toutes les joies du ciel ne suffiraient pas à adoucir ma peine. Dans mon humanité unie à la divinité, mes bien-aimés trouvent sans cesse un avocat qui me force à prendre pitié de leurs diverses misères. Mais, mon Seigneur, reprit-elle, comment votre Cœur immaculé, qui ne fut en proie à aucune contradiction, pourrait-il vous incliner à la compassion pour nos misères si diverses ? – Le Seigneur répondit : On s'en convaincra aisément, pour peu que l'on comprenne cette parole que l'Apôtre a dite de moi, *Debit per omnia fratribus assimilari, ut misericors fieret* (Héb., II, 17), Il a dû être en tout semblable à ses frères, pour devenir miséricordieux. Puis il ajouta : Le regard unique par lequel ma bien-aimée me perce le cœur est cette espérance tranquille et assurée, qui l'oblige à reconnaître que je peux et que je veux l'aider fidèlement en toutes choses... Chacun peut s'efforcer de dire, de bouche, sinon de tout son cœur, ces paroles de Job : Quand même je serais plongé dans les profondeurs de l'enfer, vous m'en délivrerez. Et : Quand même vous me tueriez, j'espérerais en vous » (Job, XIII, 15).

24 juillet. – Recueillement. Offert à Dieu mon cœur en proie à la douleur ; qu'il soit tout dévoré par elle s'il le faut, pour l'amour de Dieu, et purifié.

Si nous n'avions rien à immoler qu'aurions-nous à offrir ?

Un temps très court j'ai eu l'intuition d'être comme une victime agréée de Dieu, et que mon pauvre cœur déchiré était accepté en sacrifice. Cela est indicible : ce fut un instant très pur, où comme dans un éclair mon cœur m'a paru pur ; vraiment sincère, vraiment douloureux, vraiment donné et agréé. Mais peut-être tout cela n'est-il que de la présomption ; Jésus, Marie, pardonnez-moi.

25 juillet, Saint Jacques. – Messe et communion. Recueillement entre 9 heures et 10 heures. Évangile : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la *séparation*. » La séparation de l'âme et de l'esprit, c'est aussi Jésus qui l'opère.

La nature se lamente, elle plaide sa cause avec une prodigieuse éloquence, avec une terrible force de séduction. Elle n'est pas révoltée, elle n'est pas perverse. Elle est elle. Et ne pouvant désirer que la vie, il lui faut consentir à la mort ; à mille morts partielles plus cruelles peut-être que la mort totale, puisqu'il faut vivre en les souffrant. C'est un mystère véritable pour la créature. Une de ses plus dangereuses réactions est alors de mettre en question la foi elle-même. Les raisons de croire. Oh, comme on a la preuve alors que la foi est un don de Dieu ! Car les raisons, pendant cette tourmente, ne valent pas cher. Mais Dieu est là qui nous garde la foi.

La tempête de la tentation balaie tout ce qui est fragile, et met à nu le roc de la foi. L'âme vit alors d'humilité, d'obéissance, dans la nudité absolue de la foi.

Il me semble que mon âme se pacifie et se dégage. Quelle joie de se briser soi-même, et de donner quelque chose à Celui qui nous donne tout !

Jeudi 26, Sainte Anne et Saint Joachim. – Messe et communion. Recueillement pendant la messe. Larmes sur ma misère et vif sentiment de la miséricorde de Dieu. Je voudrais m'en aller, mourir... J'ai soif de connaître enfin cette Réalité adorable pour laquelle il faut tout quitter, – et à laquelle le Sauveur nous appelle par la voix de son Sang et de sa Mort. Mais ce désir de la mort n'est pas pur. C'est un dépit de la nature qui comprend qu'on ne lui accordera rien, Dieu aidant.

## *Journal de Raïssa*

27 juillet. – Recueillement toute la matinée. Au milieu de la matinée lettre de notre ami Louis Pichet, mobilisé à Salonique, à qui je n'ai pas écrit, qui ne sait rien de ma vie intérieure. Cette lettre me bouleverse et me console. Voici :

« Chère Madame, je vous envoie ce mot au sujet d'un rêve qui me tourmente fort à votre endroit. J'étais parmi votre communauté et bien heureux d'y être, cela va de soi ; mais vous étiez en butte à de dures attaques du démon, que vous supportiez avec constance. Or je deviens superstitieux car voilà depuis le début de la guerre nombre de coïncidences de ce genre... Rassurez donc, je vous prie, par un petit mot, la vieille bête que je suis devenu, en me donnant de vos nouvelles... »

28 juillet. – Messe et communion. Long recueillement.  
« Le Christ a été obéissant jusqu'à la mort. »

Lorsque nous sommes portés par une dévotion abondante et sensible, il semble que nous n'obéissons pas et que nous courons d'une volonté totale à l'accomplissement de la Volonté de Dieu.

Mais lorsque cette suavité de l'amour fait place à l'aridité de l'épreuve, nous sentons qu'il ne nous est pas possible de dépasser le mystère de la Volonté divine. Sa Loi exige notre obéissance. La foi nous oblige à obéir. Nous nous heurtons à la Majesté divine qui nous fait sentir qu'elle a sur nous et sur chacune de nos volontés droit absolu de vie et de mort.

Le Christ lui-même a voulu connaître cette soumission absolue de l'humanité à la Divinité, et c'est pourquoi il est loué d'avoir été *obéissant jusqu'à la mort*. L'agonie de N.-S. au mont des olives est l'agonie *de l'humanité en tant que telle*, la mort multiple et détaillée de tout ce qui pourrait vivre, et qui n'a pas le droit de vivre sans l'assentiment du Créateur.

1<sup>er</sup> août. – Jacques fait ses débuts au 81<sup>e</sup> d'artillerie de Versailles. Je suis à Versailles pour quelques jours. Et je vis dans l'angoisse de ce qui va suivre.

6 août. – Messe et communion. Pendant l'oraison je respire enfin! après l'accablement de tous ces jours de lutte intérieure, l'oraison n'étant pas interrompue. Il me semble sentir mon âme dégagée, plus libre, comme si un lien s'était rompu. J'imagine un noyau qu'on retournerait, si c'était possible, dans la pulpe du fruit, jusqu'à lui faire perdre ses adhérences : c'est un travail semblable que les tentations exercent sur l'âme pour la rendre libre, et dégagée du monde et de la nature...

Dans une tentation aiguë l'âme a une double intuition :  
1<sup>o</sup> de son domaine absolu sur l'acte à poser, par conséquent de son libre arbitre ;

2<sup>o</sup> de son impuissance absolue à poser l'acte bon sans le secours de Dieu.

9 août. – Tous ces jours recueillement intense commençant à 8 ou 9 heures. Tant qu'il dure j'ai une peine extrême à m'occuper de quoi que ce soit.

La garde de toutes choses est confiée à l'amour.

Nous ne possédons vraiment que ce que nous aimons.

Les morts partielles exigées parfois, sont effroyables. Que doit-ce être de la mort tout court, – quel effort de la nature pour échapper à l'anéantissement de cette vie, – quel sacrifice doit être accepté là. Le sacrifice n'est pas essentiellement une expiation, mais un témoignage, un hommage. « Si le grain de froment... »

## *Journal de Raïssa*

15 août. – Messe pleine de recueillement, de lumière, de larmes, de consolation. A la fin de l'action de grâces je me sens touchée à l'épaule : c'est Jacques en permission, contre toute attente.

Mille *Ave Maria* pour J.

16 août. – Journée de souffrance, d'anxiété, jusqu'à 3 heures surtout. A ce moment je deviens plus calme et commence à espérer. A 5 heures, dépêche de Jacques, datée de 15 h 20 : « Réforme temporaire un an. »

Si nous devons être miséricordieux et compatissants à l'égard du prochain, c'est surtout lorsque nous connaissons son défaut dominant. Le premier mouvement est de porter là toute notre sévérité, mais au contraire, il faut y porter toute notre charité : car c'est une faiblesse qui doit nous être sacrée parce que Dieu seul peut la traiter et la guérir. Ces grands défauts de nos frères sont comme une nudité sur laquelle il ne nous est pas permis de porter les yeux. Mais que chacun porte ses misères devant le regard de Dieu, en l'implorant humblement de nous guérir. Car ce divin regard peut voir toute nudité, aussi bien tout est à nu devant lui, qui guérit et revêt de lumière.

18 août. – Recueillement avec des intensités variables entre 9 heures et midi.

Quelques jours de quiétude aride.

Samedi 25, dimanche 26 août. – Recueillement très intense et amoureux, pendant toute la grand-messe, la communion et l'action de grâces. Impossible de chanter.

- Le sacrifice est une loi absolument générale du perfectionnement de la créature. Tout ce qui passe d'une nature inférieure à une nature supérieure, doit passer par le sacrifice de soi, la mortification, la mort. Le minéral assimilé par la plante devient de la matière vivante. Le végétal consommé se transforme dans l'animal en matière vivante sensible. L'homme qui livre toute son âme à Dieu par l'obéissance de la foi, la retrouve dans la gloire. L'ange qui a renoncé à la lumière naturelle de son intelligence pour se plonger dans l'obscurité de la foi, a trouvé la splendeur de la lumière divine...

30 août. - Pour aimer et comprendre le prochain il faut s'oublier soi-même.

31 août. - Visite du Père Dehau. Il me dit de suivre l'attrait intérieur pour l'oraison à quelque moment qu'il se présente, à moins d'une indication formelle de la volonté contraire de Dieu. Suivre aussi l'inclination à retenir et à mortifier ma langue dès qu'il s'agit du prochain. Je dois m'attendre à de grandes mortifications intérieures destinées à me rendre très souple dans la main de Dieu. Le Père D. me dit que parmi les âmes qu'il connaît je suis une de celles pour lesquelles cela est le plus marqué (ce travail d'assouplissement poursuivi par Dieu de toutes les manières, - et la nécessité de vivre d'oraison).

L'oraison est un moyen, mais avec une certaine participation de la fin, de cette fin qui est la béatitude des élus.

8 septembre. - Dès le matin il me semble sentir la présence de la Sainte Vierge (hier aussi). Journée exceptionnellement bonne, douce, heureuse.

## Journal de Raïssa

Jusqu'au 19 septembre, oraison habituelle. Lourde épreuve intérieure.

*Bures, 18 septembre.* – Si Dieu n'existait pas, il n'y aurait pas non plus de loi morale. Parce que la loi naturelle n'aurait aucune suprématie sur la volonté de l'homme si cette loi naturelle n'était pas le reflet de la loi éternelle. Sans la loi éternelle, fondement de la loi naturelle, la volonté de l'homme, étant supérieure aux choses, ne peut plus rechercher que le bien métaphysique (vouloir être, Nietzsche) qui reste seul, le bien moral étant évanoui.

*19 septembre.* – Mon lourd fardeau m'est enlevé dès le matin ; journée radieuse, je me sens abritée, réchauffée, reconfortée intérieurement.

*6 octobre.* – Le recueillement n'empêche pas le fond de mélancolie, de douleur même, qui est en moi depuis plusieurs mois.

*Dimanche 13 octobre.* – Je ne note plus l'oraison de chaque jour, elle a le même caractère de quiétude plus ou moins suave, plus ou moins aride, plus ou moins intense.

*24 octobre.* – Le bon Seigneur est revenu avec force. O mon cher bien-aimé, ô mon Unique bien-aimé – chèrement acheté, d'autant plus aimé. Je dis chèrement parce que je suis au moment où je paie, mais quand je serai pleinement en possession de mon trésor (comme la mère qui a fini d'enfant) je trouverai que je n'ai rien donné, – que tout ce que j'ai donné n'est rien, en comparaison de ce que j'aurai obtenu. « Quand un homme aurait donné toutes les riches-

## *Journal de Raïssa*

Et lui, fortement : « Tu ne sais pas ce que tu demandes. Jésus l'a dit, cela, tu ne sais pas ce que tu demandes » (allusion, sans doute, au verset 22, Math., ch. xx). Et il ajoute avec force : « Je l'ai fait, moi. » Sa femme s'approchant de lui, murmure : Ave o Crux, spes unica ; et il corrige nettement : O Crux ave, spes unica.

*Fin novembre ou début de décembre, lettre au Père Abbé de Saint-Paul.*

« ... La Patrie, celle où les hommes s'aimeront ! Comment ne pas la désirer ardemment ? Ici-bas les hommes ont prétendu se dispenser d'aimer Dieu (qui n'a pas besoin, disent-ils, de notre amour) et faire le bonheur du genre humain par la seule philanthropie, – et Dieu, les abandonnant à eux-mêmes, leur montre que sans l'amour de Lui, l'amour du prochain ne peut pas se réaliser sur la terre. Mais qui voudra comprendre cela ? Hélas, quelle douleur d'être un petit nombre quand il s'agit d'aimer et de glorifier le seul digne d'amour et de louange. Je suis particulièrement frappée de ces choses en pensant à la Russie nouvelle et à ses chefs, maximalistes ou non. L'athéisme est le fond de leur culture, le cœur de leur cœur, la vie de leur vie. Aussi tout ce qui arrive était-il à prévoir, et pour moi qui connais bien le tempérament russe, j'ai éprouvé un immense sentiment d'horreur. Le tragique de l'aventure c'est qu'il n'y a même pas à regretter l'ancien régime. Le malheureux peuple russe est une matière informe, riche en puissances bonnes et mauvaises, qui se laisse facilement manier au nom de toute idée humanitaire... »

Vous avez sans doute appris, cher et Révérendissime Père, la mort de notre parrain Léon Bloy. Tous les journaux ont parlé de lui, – enfin ! mais en accumulant erreurs

## Journal de Raïssa

Oraison pleine de joie qui me délivre subitement des résidus d'une lourde peine qui pesait sur mon cœur, et minait mes forces physiques.

Il faudra faire une quantité de démarches pour les passe-ports, etc., au milieu des coups de la Bertha.

*Lundi 11 mars.* – Visite des Gothas. Elle dure trois heures et demie – nombreuses victimes à Paris.

Donnant, donnant! *Il faut* donner notre vie pour obtenir la vie éternelle. La donner mille fois avant la mort, – et la mort même la rendre *volontaire* (quoiqu'elle soit inévitable) en la trouvant *bonne*, – ce qui est impossible sans la foi, l'espérance et la charité. Mais la foi est obscure, et la grâce insensible, – et l'espérance elle-même paraît se noyer dans les flots amers qui envahissent parfois notre âme : *intraverunt aquae usque ad animam meam.*

A cause des Berthas et des Gothas et de notre départ prochain pour Rome, Jacques décide d'envoyer maman et Véra à Vernie où M. l'abbé Gouin nous invite. Préparatifs pour les deux départs. Grande fatigue ; je me demande maintenant comment il me sera possible de supporter cinquante heures de voyage et deux nuits dans le train. Le matin surtout j'ai à peine la force de me lever, et j'envisage les fatigues à venir avec la plus vive angoisse.

Tous nos amis trouvent que je suis très imprudente et que Jacques l'est aussi, que l'offensive autrichienne peut commencer et qu'il nous sera impossible de rentrer en France avant longtemps. Le docteur Mondain consulté, me prédit huit mois de maladie si je fais ce voyage dans l'état de santé où je suis. Il laisse décider Jacques maintenant, qui n'hésite pas. Mais la veille du jour fixé pour le départ on

## *Journal de Raïssa*

Vernie. – La maison est ravissante à l'ombre de l'église ; vue sur un grand jardin et la pleine campagne. Mais débuts assez pénibles pour moi, parce que le froid ne permet pas d'occuper les petites pièces du second étage. Je manque donc totalement de solitude, d'autant plus que nos amis les van der Meer sont avec nous.

18 avril. – Bonne oraison dans ma petite cellule.

19 avril. – Oraison dans la chambre, malgré la présence de toutes.

De même le 21. *Lumen tuae veritatis.*

21 avril. – A Jacques : « Hier j'ai eu une bonne matinée. De nouveau lorsque je me recueille, je retrouve les mêmes exigences simples de Dieu : la douceur, l'humilité, la charité, la simplicité intérieure ; on ne me demande rien d'autre. Et tout à coup j'ai vu clairement que ces vertus sont exigées, parce que par elles le cœur devient habitable à Dieu et au prochain d'une manière intime et permanente. Elles en font une cellule agréable. La dureté, l'orgueil heurtent, la complexité inquiète. Mais l'humilité et la douceur accueillent, et la simplicité rassure. Ces vertus 'passives' ont un caractère éminemment social. »

30 avril. – Bonne matinée d'oraison. La paix est impossible si l'on n'est pas uni à Dieu et si l'on ne voit pas toutes les créatures en lui. En lui elles ont l'onction du Saint-Esprit et perdent leur amertume ; et qui les voit ainsi en Dieu perd sa propre amertume. Car tout le créé a été rendu amer par le péché. Plus l'âme est pure, plus elle est unie à Dieu, plus aussi elle devient douce et plus elle goûte en

## *Journal de Raïssa*

viction profonde de l'utilité, de la nécessité de la contemplation. Non seulement pour la gloire (accidentelle) de Dieu et notre joie, cela est trop évident, – mais aussi pour la vie spirituelle des autres hommes. S'ils défaillent, n'est-ce pas parce qu'ils ne se souviennent plus de la saveur de Dieu et de sa Lumière? Les leur faire connaître, tel est l'office extérieur du contemplatif : la Lumière incréée, la Sagesse éternelle qui est le Christ ; la saveur substantielle qui est le Saint-Esprit.

Les œuvres extérieures elles-mêmes, les œuvres de miséricorde doivent leur excellence au pouvoir qu'elles ont de révéler la bénignité de Dieu...

Il faut qu'il y ait des âmes uniquement occupées à boire à cette source d'En-Haut. Par elles, ensuite, l'eau vive de l'amour et son goût divin arrivent à ceux dont la vocation comporte plus d'activité. La contemplation est comme une pompe aspirante et foulante qui attire l'eau, et la fait passer dans les canaux. Si la contemplation cessait entièrement les cœurs seraient bientôt desséchés ; (puisque tout amour présuppose une contemplation de l'objet désiré).

Au puits de Jacob, aux pieds de Jésus, c'est « la meilleure part ». Et sans doute le repos de Jean sur la poitrine du Sauveur, et plus encore l'union profonde et cachée des cœurs de Jésus et de Marie, étaient-ils le moyen de faire mieux goûter aux Apôtres la douceur ineffable de l'Agneau divin.

L'amour du prochain comme l'amour de Dieu oblige donc le contemplatif à demeurer auprès de la source divine. Qu'il n'aille donc pas, celui que Dieu attire au repos de la contemplation, s'enténébrer dans les affaires du monde et prendre le goût amer des choses créées et déchues. Il rendra sans doute un compte sévère de toutes ses allées et venues,

## Journal de Raïssa

libres de choisir entre un amour mesuré et un amour sans mesure. Mais ce serait un grand malheur de choisir la médiocrité spirituelle, — il n'y a pourtant que cela, ou l'immolation totale de soi-même.

Aimer son prochain comme soi-même. Qu'aime-t-on le plus en soi-même? Sa propre volonté. Aimer le prochain comme soi-même, c'est sortir de soi et vivre en son prochain comme en soi-même, c'est-à-dire faire de la volonté du prochain notre volonté propre, — aimer et faire toute chose selon cette volonté.

Dieu est notre prochain par excellence<sup>1</sup>. Notre amour pour lui doit être une *extase*. Sortant de nous, nous devons nous transporter en Lui afin que, n'ayant plus d'autre volonté que celle de Dieu, nous l'aimions toujours quoi qu'elle fasse de nous.

Nous n'avons de repos que lorsque notre volonté s'accomplit. Si nous sommes unis à Dieu au point de ne plus distinguer notre volonté de la sienne, nous avons trouvé le repos, la joie aussi, d'une certaine manière, plus ou moins sensible.

Cette grâce : de n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu, est la seule que nous pouvons désirer, demander sans condition, rechercher avec application, — espérer sans présomption.

Tant que nous demeurons capables de souhaiter autre chose avec ténacité ; et de faire de quoi que ce soit, quand ce serait des plus précieuses grâces, comme une fin en soi pour nos désirs, — nous sommes imparfaits, présomptueux

---

1. *In via eminentiae*, et en ce sens que tout en étant Autre que nous, il est plus intime à nous que nous-mêmes, par sa présence d'immensité et par sa présence de grâce. (J.)

Deuxième carnet : 1918

ou avarés. Nous ne sommes pas dans un cœur-à-cœur absolu avec Dieu ; de là viennent la plupart de nos tristesses, de nos craintes et de nos défaillances.

Je ne veux pas me lasser de demander à Dieu l'accomplissement de sa volonté. – Que votre volonté soit faite ! Avec cela j'aurai tout le reste, même le courage, même la générosité, – même cette extase d'amour par laquelle on ne vit plus de sa volonté propre. Mais la paix qui en résultera sera peut-être cette paix qui, « surpassant tout sentiment », laisse notre nature dans la douleur, le travail, l'obscurité, presque le trouble.

Et c'est de cela que j'ai peur.

Il me semble que je ne sais plus ce que Dieu veut de moi et j'ai peur de ce qu'il veut. Je ne sais que supplier et gémir et tout attendre d'une miséricorde infinie. Je suis vraiment trop pauvre ! suspendue entre le ciel et la terre par la médiocrité de mes désirs. Le Seigneur voudra-t-il changer mon faible cœur en un cœur généreux, à lui sans partage ? Faites-le, ô Dieu tout-puissant, qui vous plaisez parmi les hommes, afin qu'il y ait un cœur de plus à vous aimer totalement.

11 septembre. – Départ des van der Meer pour Paris et la Hollande.

16 septembre. – Je n'arrive à rien en me regardant moi-même, sinon au découragement. Je prends donc la résolution de m'abandonner entièrement à Dieu, de le regarder lui seul, de lui laisser tout le soin de moi-même, de ne m'exercer qu'à une chose, *la confiance* ; mon extrême misère, ma lâcheté naturelle ne me laissant pas d'autre issue pour aller

## *Journal de Raïssa*

à Dieu et pour progresser dans le bien. Il faut donc que, bien persuadée de mon incapacité totale de faire quoi que ce soit de bon par mes propres forces, je me considère comme un tout petit oiseau dans la main de Dieu, comme dans un nid, que je ne puis quitter, n'ayant que de très faibles ailes. Que je ne me préoccupe même pas de cette extrême faiblesse, mais que je me consacre seulement à louer, à aimer la très douce main qui me réchauffe.

La confiance est la forme que prend la grâce chez le pauvre qui tend vers Dieu.

19 septembre. — La lecture du *Château de l'âme* me trouble. Est-ce la traduction qui est mauvaise? Est-ce la manière plus matérielle que formelle dont sainte Thérèse se sert qui me gêne? Décidément je ne dois pas laisser le Bienheureux Albert-le-Grand, par qui le Seigneur paraît vouloir subvenir à tous mes besoins spirituels.

4 octobre. — Départ de Jacques et de Véra pour Versailles. Pendant leur absence je suis malade, absolument sans force, et dans une immense inquiétude à leur sujet à cause de la terrible épidémie d'une maladie inconnue, que l'on appelle grippe espagnole, faute de mieux.

Mais cette inquiétude n'était pas vaine : Jacques et Véra reviennent le 12 ; et le 13 octobre la grippe se déclare chez Véra, avec commencement de congestion pulmonaire. 40° de fièvre, pas de bon médecin, grande difficulté d'avoir des médicaments. Avec mon propre délabrement je n'en puis plus du tout de douleur. Je vois déjà ma petite sœur mourante. Le Père Dehau qui est là n'arrive pas à me faire entendre raison ; mais la bonté de Dieu m'accorde une demi-heure de recueillement qui me pacifie et me reconforte.

» Qu'elle ne craigne absolument rien. Qu'elle ne pense jamais à ce côté de douleur. Les âmes contemplatives sont souvent effrayées à l'avance à l'idée des croix. Mais cela n'arrivera pas, ou n'arrivera pas comme nous le pensons. Cela sera transfiguré.

» Il se mêle à ces craintes des tentations du démon, qui, ne pouvant détruire l'édifice spirituel cherche par tous les moyens à faire descendre les étages, à faire descendre jusque dans la cave. Il fait des alertes, il fait hurler ses sirènes. Qu'elle ne s'occupe pas des sirènes diaboliques, qu'elle ne descende jamais à la cave.

» Si elle craint, si elle a peur, qu'elle *se mette tout de suite dans l'amour*. Elle se sent repoussée par l'excellence divine (force centrifuge effrayante de la vertu de religion). Le seul salut c'est l'amour, la charité qui seule peut nous mettre sur le terrain de l'amitié avec Dieu. *Vis fugere a Deo, fuge ad Deum* (saint Augustin). Tu as peur de Dieu, jette-toi en lui par l'amour.

» Double réponse à Dieu : celle de saint Jean de la Croix : souffrir et être méprisé pour votre amour. Celle de saint Thomas : Seigneur, rien d'autre que vous-même. La première est inférieure à la seconde, elle est humaine, sinon terrestre. L'autre est angélique. Sainte Thérèse n'a rien d'un type angélique, elle est une femme sublime, mais elle est *tout à fait femme*. Même chez saint Jean de la Croix l'imagination et le fantasma – un fantasma magnifié et rayonnant de poésie – ont une place énorme dans le mode de penser.

» Chez les anges la question de la souffrance ne se pose pas puisqu'ils ne peuvent pas souffrir. Et ainsi toute la vie spirituelle peut exister sans la souffrance (*chez les anges*). Les anges meurent mystiquement, il est vrai. « Mourons de la mort des anges. » Notre souffrance à nous n'a d'autre

» Qu'elle ne craigne absolument rien. Qu'elle ne pense jamais à ce côté de douleur. Les âmes contemplatives sont souvent effrayées à l'avance à l'idée des croix. Mais cela n'arrivera pas, ou n'arrivera pas comme nous le pensons. Cela sera transfiguré.

» Il se mêle à ces craintes des tentations du démon, qui, ne pouvant détruire l'édifice spirituel cherche par tous les moyens à faire descendre les étages, à faire descendre jusque dans la cave. Il fait des alertes, il fait hurler ses sirènes. Qu'elle ne s'occupe pas des sirènes diaboliques, qu'elle ne descende jamais à la cave.

» Si elle craint, si elle a peur, qu'elle *se mette tout de suite dans l'amour*. Elle se sent repoussée par l'excellence divine (force centrifuge effrayante de la vertu de religion). Le seul salut c'est l'amour, la charité qui seule peut nous mettre sur le terrain de l'amitié avec Dieu. *Vis fugere a Deo, fuge ad Deum* (saint Augustin). Tu as peur de Dieu, jette-toi en lui par l'amour.

» Double réponse à Dieu : celle de saint Jean de la Croix : souffrir et être méprisé pour votre amour. Celle de saint Thomas : Seigneur, rien d'autre que vous-même. La première est inférieure à la seconde, elle est humaine, sinon terrestre. L'autre est angélique. Sainte Thérèse n'a rien d'un type angélique, elle est une femme sublime, mais elle est *tout à fait femme*. Même chez saint Jean de la Croix l'imagination et le fantasme – un fantasme magnifié et rayonnant de poésie – ont une place énorme dans le mode de penser.

» Chez les anges la question de la souffrance ne se pose pas puisqu'ils ne peuvent pas souffrir. Et ainsi toute la vie spirituelle peut exister sans la souffrance (*chez les anges*). Les anges meurent mystiquement, il est vrai. « Mourons de la mort des anges. » Notre souffrance à nous n'a d'autre

*Deuxième carnet : 1919*

J'ai pitié de maman et de Véra dévorées d'inquiétude. Tout à coup, la pensée que je puis mourir avant le retour de Jacques me transperce le cœur comme un glaive affilé. Douleur absolue si profonde, si déliée, qu'elle semble participer de l'immatérialité de l'âme. Je supplie le Seigneur d'avoir pitié de Jacques ; je prends un peu d'eau de la Salette : mon esprit redevient calme. La fièvre me fait grelotter et brûler tour à tour. Elle dure jusqu'au matin. A midi il n'en reste plus trace. Je n'ai aucun mal, seulement de la fatigue. Et je ne puis m'empêcher de croire qu'elle a été envoyée pour me procurer cet instant de douleur pure et aiguë, acceptée, offerte à Dieu, pour une fin que j'ignore.

*Mi-février.* – Recopié quelques petites notes sur l'art (1917).

L'art est une vertu intellectuelle qui permet à l'âme d'imprimer une marque humaine sensible et spirituelle sur une matière donnée ; c'est proprement la faculté de créer une forme nouvelle, un être original, capable d'émouvoir à son tour une âme humaine.

L'œuvre d'art est le fruit vivant d'un mariage spirituel ; mariage qui unit l'activité de l'artiste et la passivité d'une matière donnée.

C'est cette faculté créatrice qui donne à l'artiste le sentiment de sa dignité particulière.

Il est comme un associé de Dieu dans la facture des belles œuvres : en développant les puissances mises en lui par le Créateur, – « tout don parfait vient d'en-haut et descend du Père des lumières », – il crée pour ainsi dire au second degré, usant du pouvoir et de la matière créés par Dieu.

La création artistique n'*imite* pas celle de Dieu, elle la

## *Journal de Raïssa*

continue. Et de même que les vestiges et l'image de Dieu apparaissent dans ses créatures, de même la marque humaine est imprimée sur l'œuvre d'art, la marque pleine, non seulement celle des mains, mais de toute l'âme ; d'où le pathétique des grandes œuvres, miroir de l'esprit et des passions, des grandeurs et des misères.

Imiter, simplement, au sens de *copier* la nature, c'est être hors de l'art. Faire un paysage qui ne ressemble à rien, c'est manquer non à l'art, mais à une condition matérielle de l'art ; ce peut être une folie tout court ; mais ce peut être aussi une folie d'artiste, et qui se tournera tôt ou tard en sagesse.

Ainsi le cubisme peut être envisagé comme un effort pour échapper à la sensibilité brute des impressionnistes. C'est de la sensibilité abstraite un peu comme les mathématiques ont pu être regardées par certains (Auguste Comte) comme des sciences naturelles abstraites.

L'art procède d'un instinct spontané comme l'amour, et il doit être cultivé comme l'amitié.

*Mercredi des Cendres.* — D'une lettre à Mère Marie-Thérèse :

« ... A force de pâtir et de compatir on a le cœur tout endolori ; j'espère que le Seigneur en agréé l'offrande si pauvre qu'elle soit...

Un jour, excusez cette naïveté, j'imaginai que je me débarrassais de moi-même d'un seul coup, en me faisant Carmélite (oui, Carmélite, parce que c'est plus austère) ; et c'était fini, je ne me souciais plus de moi ; alors mon âme ouvrait de grandes ailes, et respirait largement en Dieu. J'en ai été plus légère toute une matinée. Oh ma bonne Mère, comme je vous envie ! »

## Deuxième carnet : 1919

[En décembre 1918, j'écrivais à Mère Marie-Thérèse, à propos du livre du Père Clérissac sur *le Mystère de l'Église*, et d'une lettre de lui<sup>1</sup> que nous avons publiée :

« Au sujet de sainte Thérèse que vous dire, ma chère Mère ? La pauvre oblate attirée par elle à l'oraison au lendemain même de son baptême, a toujours chéri et admiré en elle la bien-aimée de Dieu, tout simplement...

Le Père Clérissac visait sans doute à prévenir une interprétation vicieuse, trop fréquente peut-être chez 'celles des filles de sainte Thérèse, dont une autre direction, prévalant sur l'esprit de leur Mère, a fait des âmes réflexes', et qui cherchent un prétexte à leur attitude spirituelle dans les écrits mal compris de la Sainte. A cause de cela même, et de la peine que vous avez ressentie, ma chère Mère, nous regrettons profondément d'avoir publié cette lettre sans les quelques éclaircissements nécessaires. Mais, prise d'une manière très générale, elle caractérise si bien l'esprit de notre cher Père, que cela explique le désir que nous avons eu de la faire connaître.

... Très certainement le Père Clérissac ne pensait pas à sainte Thérèse en parlant de ceux à qui 'la simple vie de l'Église n'a plus suffi' ; comment penser cela de n'importe quel saint, à plus forte raison de sainte Thérèse ? Non. Mais lorsque 'la simple vie de l'Église' n'a plus suffi aux hommes, Dieu leur a donné dans sa miséricorde infinie des saints qui, en précisant les merveilles de la vie intérieure, devaient tirer les âmes de l'engourdissement où elles auraient sombré, au milieu d'une société oublieuse de la grande vie liturgique.

---

1. Cette lettre du Père Clérissac a été reproduite par Raïssa dans *Les Grandes Amitiés*, 8<sup>e</sup> éd., p. 237 (p. 239 dans les éditions antérieures). (J.)

## *Journal de Raïssa*

Là-dessus nous sommes sûrs de la pensée du Père Clérissac. »]

*10 mars.* – Il me semble voir en tout homme un supplicié. Les plus heureux ne sont heureux qu'en espérance. Quelques-uns le sont vraiment, mais ce sont (presque) des anges. Quelques autres paraissent heureux, mais ce sont à peine des hommes.

Il n'y a pas d'oraison d'union si ce n'est dans la contemplation passive.

C'est une erreur de s'isoler des hommes parce qu'on possède une vue plus claire de la vérité. Si Dieu n'appelle à la solitude, il faut vivre avec Dieu dans la multitude ; le faire connaître là, et le faire aimer.

Mais si l'on établit sa vie dans la cité, il ne faut pas se promener les mains dans les poches. Il faut prendre part à la vie de la cité, et chercher à « instaurer toutes choses dans le Christ ».

On n'a que trop fait la petite bouche parmi les catholiques pieux, trop abandonné l'activité à ceux qui n'en connaissent ni le principe ni la fin. Ou bien on s'en est mêlé en ignorant les choses auxquelles on touchait et leurs exigences propres. Il faut faire bien tout ce que l'on fait, surtout quand on a l'honneur périlleux de servir la Vérité. Il ne faut surtout pas desservir la charité. Le christianisme n'est pas seulement un faiseur d'ordre, – on s'en est un peu trop aperçu de cette propriété-là.

Il est un propulseur, par la charité et le zèle qui l'animent.

L'ordre même qu'il établit, et garantit, n'est pas pour le bien d'un petit nombre ; il est pour le bien du plus grand nombre, le bien commun.

## Deuxième carnet : 1919

Les catholiques ont été trop souvent les serviteurs de ce qui est le moins digne d'être servi, – les serviteurs de ceux qui n'invoquent « l'ordre » que pour leur intérêt propre. |||

Deux choses manifestent la spiritualité de l'âme : la nature de l'intelligence et la pudeur.

La pudeur est, dans le composé humain, un instinct spirituel par lequel est révélée la supériorité *réelle* (et non de convention) de l'esprit sur la chair. C'est un instinct strictement humain, étant une revendication de l'esprit contre l'emprise de l'animalité. Instinct spécifiquement humain. Il n'est ni chez l'ange, ni chez la bête. Mais plus l'homme vit à la manière des anges, plus sa pudeur se fait délicate (l'enfant trop peu homme encore ignore la pudeur) ; elle grandit dans la mesure où l'esprit se fortifie contre la chair. La pudeur n'est donc pas seulement en rapport avec l'innocence : l'enfant est innocent, et il ignore la pudeur ; elle est dans la conscience instinctive que l'esprit prend de lui-même et de la part qui lui est faite dans le composé humain.

Pudeur et pruderie s'opposent, sont en raison inverse l'une de l'autre. Une âme ancrée dans l'innocence par la grâce de Dieu et la pureté de la vie ignore la pruderie au point de paraître quelquefois dénuée de pudeur. Celui qui sait que Dieu a bien fait toute chose n'a honte d'aucune des choses que Dieu a faites, lorsqu'il les rapporte ainsi à la sagesse de Dieu.

Mais dès que l'homme sent qu'une subversion menace la hiérarchie des êtres : Dieu, esprit, animalité, et en particulier que la chair entre en lutte avec l'esprit, la pudeur élève la voix d'autant plus haut que l'esprit est plus libre, plus vigoureux, et que les mœurs sont plus innocentes.

## *Journal de Raïssa*

La pudeur est communément plus accentuée chez la femme, parce que la femme est en quelque sorte au-dessus et en deçà de l'animalité : au-dessus par la pureté plus grande de sa vie – je dis en général<sup>1</sup> ; – en deçà parce que ses fonctions maternelles sont végétatives plutôt qu'animales. Pour ces deux raisons il lui répugne davantage d'être rappelée à ses fonctions charnelles.

Un amour vrai et total, un mariage chrétien, idéalisent même la chair, parce qu'ils unissent non seulement deux corps, mais deux humanités. Ils sont bons parce qu'ils sont voulus de Dieu. Ils sont innocents et purs. Ne soyons pas plus spiritualistes que le Saint-Esprit.

La honte n'est pas toujours le signe d'une conscience mauvaise. Si je m'aperçois que quelqu'un a une pensée déshonnête à mon sujet, c'est moi qui rougirai.

Si quelqu'un ment devant moi, c'est moi qui baisserai les yeux...

\*

Les catholiques de nos jours, lorsqu'ils sont intègres sur la doctrine, sont en général étroits en ce qui regarde le domaine propre de l'art et sa fonction civilisatrice, la fonction de spiritualisation naturelle qu'il a dans l'humanité. Ils sont durs aux artistes. Et ceux-ci peuvent se demander si leurs dons naturels sont un signe de réprobation. Il me semble que les catholiques doivent posséder à l'égard de tout ce qui est humain une doctrine véritablement informée ;

---

1. Raïssa écrivait ces lignes en 1919. – Après la deuxième guerre mondiale elle aurait pu ajouter (c'est ce qu'elle m'a dit souvent) que quand la femme croit s'affranchir en rejetant ce que sa condition comporte ainsi « en général », son impudeur devient pire que celle de l'homme. (J.)

*Deuxième carnet : 1919*

conforme à la vérité, au goût, à l'intelligence. Pas de timidité. Pas de pharisaïsme. Pas d'ignorance. Pas de pudibonderie. Pas de manichéisme. Mais la doctrine catholique lumineuse et totale.

24 mars. – Jésus, tant de pécheurs, et qui vous ignorent ! Tout ce désordre. Tout ce fatras de nécessités dont la fin est incertaine. Une seule chose est nécessaire, absolument, c'est de Vous aimer ; et c'est la seule nécessité qui soit à peu près universellement ignorée.

... Laissez-vous tout aller à la dérive ? Venez à notre secours, afin que nous ne succombions pas en chemin.

Vous voulez que les Saints constituent un grand capital de mérites et d'amour, – par lequel toute âme quittant ce monde pourra payer son salut.

Vous laissez faire les pécheurs, vous excitez les justes à vous aimer davantage, – et vous prélevez la part des pauvres qui ne vous reconnaissent qu'en mourant.

Ainsi va le monde, et vous montrez que votre royaume n'est pas de ce monde. Ainsi croissent les Saints. Ainsi s'accomplit la Rédemption.

Brève méthode d'oraison.

Se mettre en présence de Dieu.

1. *O mon Dieu qui me voyez.*

Se purifier sous son regard.

2. *O mon Dieu qui m'avez créée, ayez pitié de moi.*

Entrer dans l'union.

3. *Mon Unique Bien-Aimé.*

25 mars. – A Jeanne Bloy : « Que devient M<sup>me</sup> Erlanger ? Je me suis demandé si elle ne retirerait pas beaucoup de

## *Journal de Raïssa*

bien de la lecture de saint Thomas, en particulier du traité de la *Loi*. Pour moi cette lecture a été du lait et du miel, — il est vrai que le langage très abstrait, très dépouillé de saint Thomas ne me gêne pas. Il montre là la tendresse vraiment extraordinaire, le souci vraiment maternel de Dieu pour le peuple élu, et comment 'toutes choses lui arrivaient en figures' ; et que rien n'ait pu lui arriver qui ne tînt de plus ou moins près à Notre-Seigneur, n'est-ce pas un privilège inouï ? Il me semble donc que ce traité de la *Loi* est celui de la miséricorde de Dieu à l'égard d'Israël, et, en le lisant je ne savais comment assez rendre grâces pour une telle élection, une telle prédilection. Mais comme elles sont ordonnées à Jésus, si l'on nie Jésus, étant Juif, on nie d'avoir été choisi, aimé, prédestiné ; et la *Loi*, si elle n'est pas vue comme une préparation à la *grâce*, n'est plus que la sévère révélatrice du péché... »

*Même jour.* — L'art est une fructification : quand la sève sera de nouveau chrétienne, les fruits le seront aussi, nécessairement, et sans le faire exprès.

Mais il y a une période de transition pendant laquelle l'unité n'est pas faite encore entre la volonté de l'homme et la sensibilité de l'artiste...

Qu'on ne croie pas que la dévotion suffit à elle seule à faire un artiste chrétien.

Qu'ils se rendent un compte exact de ce qu'exige un art pur, véritable. L'artiste a des obligations quasiment morales vis-à-vis de l'art. Il a des devoirs stricts envers l'œuvre qu'il a conçue : abneget semetipsum. S'il cherche à plaire, il déchoit. Mais il a le droit d'essayer de se faire comprendre. La pureté d'intention est nécessaire à l'artiste. Un artiste intègre en tant qu'artiste est bien près d'être un moraliste.

## Deuxième carnet : 1919

Progresser c'est donc aller de la matière à l'esprit, de l'animal à l'homme, et de l'homme à Dieu par l'échelle de la raison et de la grâce.

Civiliser c'est spiritualiser.

Le progrès purement matériel peut y concourir, si les promoteurs de ce progrès se proposent de soulager l'humanité de la lourde charge des nécessités matérielles, et de lui procurer les loisirs nécessaires à la vie spirituelle.

Mais le progrès matériel qui ne sert qu'à satisfaire la cupidité toujours croissante, toutes les concupiscences de la chair, et la volonté de puissance, est un retour à la barbarie, c'est-à-dire à l'animalité, à la matière, au chaos.

L'art, comme les sciences, tire sa valeur sociale de sa puissance civilisatrice. Il est aussi un indicateur de la civilisation.

6 avril. – Le Dr Amieux nous amène son fils aîné René. Enfant réputé incorrigible, qui a résolu enfin de se corriger, et de venir ici faire son instruction religieuse.

13 avril. – Beauté de la nature, plus grande encore, plus sensible au cœur, plus révélatrice à l'intelligence lorsqu'on sait qu'elle est l'œuvre d'une Personne, c'est-à-dire de Dieu (de trois Personnes, faudrait-il dire).

C'est comme l'instinct des animaux : il se révèle comme intelligence, justifiant l'impression naïve qu'il fait sur nous, lorsque nous savons qu'en effet c'est l'intelligence divine qui a doué les animaux de l'instinct nécessaire à leur conservation.

C'est Dieu qui couve les poussins, et c'est Lui qui bâtit le nid des petits oiseaux par un acte de son Intelligence, qui une fois pour toutes a pourvu aux besoins des créatures dénuées de raison.

### 3. Troisième Carnet : 1919-1923

1919 (suite)

*Vernie, 11 juillet.* – Il semble que de nos jours plus que jamais un bien réel ne peut être fait qu'à un petit nombre d'âmes. Parce que le monde est entraîné par des forces monstrueuses auxquelles il ne peut plus résister. Les hommes ont débridé des forces qu'ils ne peuvent plus dominer.

Plus que jamais donc il faut aimer la vérité et la justice. Prier, aimer Dieu plus que jamais, espérer des miracles.

Maintenant le positivisme politique d'un Maurras paraît bien court.

Mon Unique Jésus, au milieu de ce déluge nouveau qui fait non pas périr mais croître en nombre les impies, gardez l'Arche unique de l'Église. Mon Unique Bien-Aimé gardez à l'abri de votre amour les cœurs dont la douce charge est de vous connaître et de vous aimer. Augmentez le courage de ceux qui veulent vous servir.

Suscitez de grands Pasteurs qui sachent donner leur vie pour leurs brebis.

Doux Seigneur, tout vous est possible! Sauvez ce monde qui périt.

## Journal de Raïssa

- La civilisation *mercantile* qui est la civilisation depuis le xv<sup>e</sup> siècle est une pseudo-civilisation, dénuée qu'elle est de la préoccupation du véritable bien de la *cit*é humaine et divine.

Depuis l'avènement du christianisme, il n'y a de véritable civilisation que celle qui par la cité terrestre *vis*e la cité céleste.

Viser le bien humain et divin par la vertu, le travail, la politique, les sciences, les arts, la sainteté.

Esprit-Saint, Esprit d'Amour, vous êtes l'hôte de l'âme non seulement parce qu'elle vous reçoit, mais encore parce que vous y recevez vous-même le Père et le Fils. Vous êtes le lien, le nœud d'amour sans lequel l'âme ne pourrait s'unir à Jésus. C'est vous qui attirez le Sauveur par vos gémissements inénarrables et qui par la force infinie d'un amour qui est Dieu même opérez l'alliance et l'alliage de la créature et du Créateur.

Pureté du cœur : il faut que je me libère de tout sentiment d'amour-propre concernant Jacques et la facilité, et le succès, et la valeur même intrinsèque de son travail, - afin que rien ne m'importe *en lui* et en moi que l'amour de Dieu, « regardant *tout* comme du fumier pour gagner Jésus-Christ et me trouver en Lui », avec Jacques.

Une seule force peut s'opposer encore à la folie générale : l'intelligence éclairée par la foi - pour sauver ce qui peut encore être sauvé.

15 juillet. - La recherche désintéressée de la vérité et la contemplation et l'amour de la beauté dont dérivent les arts, *ne sont pas de ce monde*, parce qu'ils sont dans la voie qui conduit à Dieu les âmes de bonne volonté, et servent à

manifeste la présence de Dieu, comme le manifestent aux âmes droites les choses visibles qu'il a faites.

16 juillet. — Chez les étudiants il y a en général plus de curiosité que d'amour de la vérité. Savoir n'importe quoi, savoir le plus grand nombre de choses.

Celui qui aime la vérité, cherche à connaître les premières causes, d'un ultime savoir au-delà duquel on ne puisse aller.

Qu'est-ce qu'un homme qui n'aime pas la vérité?

Toujours passionnément cru à la connaissance possible de *ce qui est*, toujours aspiré à la possession de la vérité absolue.

A la Sorbonne, déçue par les sciences parce que partielles.

Contrainte par le déterminisme ; désolée par le relativisme ; libérée par la critique que Bergson a faite de toutes ces théories. Réconfortée par l'affirmation d'une connaissance possible de l'absolu.

Prise à ce moment par la Vérité divine.

Le réalisme et la faculté de contemplation désintéressée propre aux femmes en font des amatrices de métaphysique lorsqu'elles étudient la philosophie.

J'ai toujours eu le plus vif désir de connaître les vérités ultimes, ne sachant pas baser ma vie sur des incertitudes, ne voulant pas la baser sur des sentiments non contrôlés par la raison.

Dieu manie lui-même les arguments *ad hominem*. Il dispose d'une apologétique spéciale pour chaque âme qu'il recherche. L'homme doit aller à sa rencontre cherchant la vérité. « Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur. » (Pascal).

## Journal de Raïssa

« La vérité est si obscure en ce temps, et le mensonge si établi, qu'à moins d'aimer la vérité, on ne saurait la connaître. » (Pascal).

Avide du vrai savoir, je ne savais où le trouver. A douze ans, je le croyais dans la médecine ; à dix-huit, – dans les sciences ; à vingt, – dans la métaphysique ; à vingt-deux, – dans la théologie. Je sais maintenant qu'il est là en effet, et que la sainteté lorsqu'elle s'y joint l'accroît infiniment, et que la sagesse qui lui est propre peut se passer de tout.

Connaissez votre religion, ô catholiques, connaissez votre grandeur.

Aucune science, aucune expérience ne peuvent la mettre en défaut, elle a les paroles de la Vie éternelle, et celles aussi de la vie temporelle. « Tout ce qui est vrai est du Saint-Esprit. » (Saint Justin). Tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon, tout ce qui est beau est nôtre ! et nous seuls possédons le secret du bonheur, par la science obscure et unissante de l'amour.

Athée je préférerais la métaphysique parce qu'elle est la science suprême, le couronnement ultime de la raison.

Catholique je l'aime en outre parce qu'elle permet d'accéder à la théologie, de réaliser l'union harmonieuse et féconde de la raison et de la foi.

Il ne me suffisait pas de vivre, je voulais une raison de vivre et des principes moraux qui s'appuyassent sur une connaissance absolument certaine ; Dieu donne cette inquiétude à ceux qui l'ignorent afin qu'ils le cherchent. Je ne voulais alors accorder nul prix à ces *raisons du cœur* qui suffisent à montrer le bien et le mal. Je tenais ces instincts pour nuls et non avenus tant que l'intelligence ne les avait pas justifiés.

– Parmi toutes les sciences c'est la métaphysique qui après tout me paraît le mieux convenir à une tête féminine douée pour l'abstraction. Je ne dis pas que les femmes soient douées pour faire figure de grands philosophes, – mais seulement pour comprendre et assimiler la philosophie des grands philosophes.

« Les femmes qui cherchent avant tout à plaire... qui réfléchissent peu, qui se découragent vite... » ne font pas de philosophie, et elles font bien<sup>1</sup>.

Mais celles qui cherchent à plaire à Dieu, si elles ont le goût des vérités abstraites, doivent cultiver leur intelligence, avec humilité et sans crainte, car la charité ne pourra que grandir avec leur science.

Une jeune fille qui étudie la philosophie, lorsqu'elle est douée pour cela, s'expose beaucoup moins à « perdre sa simplicité, sa fraîcheur, son bon sens, sa foi » qu'une jeune fille qui fréquente « le monde ». Elle y trouve au contraire des raisons nouvelles d'être simple, elle y fortifie son bon sens et sa foi, sa *dot de nature* reste intacte.

Mais jeunes filles et jeunes gens doivent être mis à l'école de la philosophie *vraie*.

Les femmes possèdent l'acuité du regard intellectuel : elles sont d'excellentes élèves ; mais non la puissance *active*

---

1. Je trouve ici entre les pages de ce carnet une feuille imprimée, *Questionnaire* envoyé par le Père Peillaube pour la *Revue de Philosophie* : « Enquête scientifique sur la convenance des études philosophiques pour les jeunes filles. » Les jeunes filles étaient à cette époque les meilleures élèves de philosophie à l'Institut Catholique de Paris.

Le Père Peillaube avait demandé à Raïssa de répondre à son questionnaire. Ce sont les pensées éveillées en elle à cette occasion qu'elle a notées dans son carnet. Autant que je m'en souviens, elle n'a pas rédigé de réponse. (J.)

bitable qu'elle lui donne de ses limites, à cette obéissance raisonnable qui reçoit la foi (surnaturelle). « Rationabile est obsequium nostrum. »

« Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme » (Pascal).

La vérité est la règle de l'intelligence et de la volonté, elle a un pouvoir absolu et légitime sur tout l'homme. Ne pas suivre la vérité que l'intelligence nous montre, c'est désobéir à Dieu ; car l'intelligence est en nous (saint Thomas) une certaine similitude de la lumière créée.

« La philosophie est chose austère et froide, elle préfère la vérité à tout le reste... »

La philosophie est froide... c'est un préjugé. La philosophie, dans sa plus haute abstraction, est chaude et brûlante!

La science dont toutes les avenues aboutissent à Dieu, comment peut-on la dire froide?

Je rends grâce à Dieu qui m'a mis au cœur un si ardent désir de la vérité, alors que, ignorante de la Vérité divine, je vivais parmi des sceptiques et des athées. Ce désir que les vérités des sciences physiques ne pouvaient satisfaire parce qu'elles sont partielles, et que les philosophies modernes décevaient entièrement par leur relativisme, fut comblé par la révélation de la doctrine catholique, et de la philosophie thomiste.

Contre elles nulle science n'a d'arguments ; nulle philosophie d'avantages.

13-19 août. - Visite du Père Garrigou-Lagrange. Quelques journées bénies. Jacques Froissart arrive aussi, très éprouvé par la maladie de sa mère. Jacques lit au Père Garrigou-Lagrange son Introduction à la philosophie, son article sur l'art.

*Troisième carnet : 1919*

A Versailles, je vais déjà beaucoup mieux au bout de deux jours, – et puis de mieux en mieux, si bien que je retrouve en peu de temps ma médiocre mais suffisante santé d'avant l'automne de 1918.

J'ai la sensation d'avoir passé une année en Purgatoire. Ma pauvre âme est toute brisée, sans vie semble-t-il, sans goût, sans émotion. Il me paraît bizarre que l'on puisse être touchée de quoi que ce soit dans l'ordre de la piété. Je me demande comment j'ai jamais pu être touchée par les exhortations, par les offices, par les lectures, etc.

Cela dure quelque temps, et puis je sors lentement de cette torpeur désolée.

*Versailles, 8 novembre.* – Vraiment! Il reviendrait le recueillement? Mais dans un cœur combien humilié!

O Jésus, vous ne ressemblez pas à certains riches qui ne donnent qu'à ceux qui savent faire fructifier l'argent. Ils n'aident ni les malades, ni les vieillards, ni les incapables.

Mais vous, Seigneur Jésus, vous donnez à tous, – et vous ne retirez qu'à celui qui manque de confiance en votre bonté sans bornes, et qui vous dit : « Seigneur, je sais que vous êtes un homme dur. »

Un orgueilleux envie la supériorité qui le dépasse.

Celui qui est humble au contraire, aime le bien partout où il le trouve, et par cet amour il se l'approprie en quelque sorte.

*22 novembre.* – A Catherine van Rees.

« Ma bien chère Catherine, Votre lettre me bouleverse. J'admire la grâce de Dieu dans vos âmes.

'Je ne prie pas assez le Magnificat', me dites-vous. Mais, pauvre victime de Dieu! si peu que vous le fassiez le ciel en est ému, croyez-le.

## *Journal de Raïssa*

Rappelez-vous que Jésus lui-même criait sur la croix : 'Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné!' Et maintenant il vous unit à lui d'une manière si étroite dans l'œuvre même de la Rédemption.

Car si vous attendez de moi des paroles consolantes, chère âme bien-aimée, je n'ai que ceci à vous dire :

Cette Pâque, dont le Seigneur a dit : 'J'ai ardemment désiré de manger cette Pâque avec vous', – vous la mangez maintenant avec Notre Sauveur : la Pâque de la Passion et de la Crucifixion, par laquelle le salut vient aux hommes. Par votre douleur et votre patience vous êtes co-rédempteurs avec le Christ.

C'est la vérité sublime et pourtant ordinaire du christianisme, que la souffrance unie à l'amour opère le salut.

Croyez que pendant que votre petite Haditia naissait à la vie de gloire le règne de la grâce s'étendait ici-bas. Croyez que pendant que la douleur vous immobilise, vous torture, – vous attirez à Dieu des cœurs qui ont besoin de votre croix pour être élevés à la connaissance et à l'amour de la vérité.

Dieu vous a plongés subitement au cœur même de cette ultime réalité : la douleur rédemptrice. Et lorsqu'on sait par la foi (c'est-à-dire avec toute la certitude possible) les merveilles qu'il opère avec notre souffrance, avec la substance de nos cœurs broyés – peut-on Lui rien refuser froidement ?

Vous qui ne refusez rien, chers amis, vous qui supportez si humblement une douleur si extrême, je pense que toutes ces choses que je vous dis, vous en avez maintenant une connaissance et une expérience plus grande que la mienne, et je vous demande de prier Dieu pour nous, car nous avons, dans des peines bien moindres, souvent manqué de patience.

## *Journal de Raïssa*

charge des instructions. Est-ce la voie que Dieu destine à Mme François ?

Le Père Malvy, esprit plus scientifique que théologique. Connaît beaucoup de langues. Ingénu ; il touche beaucoup notre cœur.

Je regrette d'avoir interrompu ce journal quant à l'oraison. Sans doute elle est toujours à peu près la même, sauf que la durée de la sécheresse est plus grande (plus fréquente aussi). Mais si nue que soit l'oraison, le temps que je lui donne n'est pas moindre ; si nue qu'elle soit, je ne puis cependant la remplacer ni par la lecture ni par la méditation qui me feraient violence, qui me fatiguent beaucoup ; au lieu que l'oraison nue me soutient, me repose, et je ne voudrais pour rien y renoncer.

Je me reproche d'avoir trop souvent essayé de lire pour m'exciter à la dévotion, cela ne m'a procuré que de la fatigue.

*31 mai.* – Lettre de Charles Henrion nous parlant d'Ève Lavallière.

*25 juillet.* – Baptême de notre filleul Jean-Louis Barthe.

*8 septembre.* – Jacques Froissart entre au noviciat des Carmes à Avon<sup>1</sup>.

*5 décembre, 2<sup>e</sup> dimanche de l'Avent.* – Mort de Pauline Philipon, après onze jours de maladie. Mort très sainte.

---

1. En religion il prendra le nom de Père Bruno de Jésus-Marie. (J.)

1922

15 mai. - Comprendre ceci : L'obéissance est bonne non par la bonté de celui qui commande (pourvu qu'il ne commande pas de choses mauvaises) ; mais par le bienfait de l'oubli de soi qu'elle procure à celui qui obéit.

Celui qui n'a rien à faire que s'occuper de sa perfection, obéir lui est nécessaire, et peu importe à qui (il est bien entendu qu'on a cherché un directeur avec la prudence nécessaire) pourvu qu'on obéisse, qu'on s'oublie, et qu'on soit ainsi tout tourné vers Dieu.

Vraiment dans ces conditions est-on obligé de chercher un directeur entre mille, et dix mille ? Cela me paraît plus simple et plus facile.

17 mai. - Dieu et les âmes, il n'est pas d'autre intérêt dans la vie.

Dieu dans l'âme, il n'est pas d'autre secours.

18 mai. - Nous pouvons en unissant notre petite monnaie au fleuve d'or de la Passion du Christ réparer le mal fait à la Substance Divine elle-même par le péché. Le

*Troisième carnet : 1922*

Très Sainte Vierge avec une piété, une simplicité ravissantes.

*Dimanche 1<sup>er</sup> octobre.* – Messe à la maison par l'abbé Charles Journet.

Instruction à 10 heures.

A 2 heures, réunion d'études avec le Père Garrigou-Lagrange, qui parle du désir naturel de voir Dieu.

Puis Ghéon nous lit sa « Sainte Germaine Cousin ».

*Lundi 2 octobre.* – Deux messes à la maison, la première par l'abbé Lavaud, où nous communions, Jacques, Véra, Ghéon, et moi ; la seconde par l'abbé Péponnet.

Dixième anniversaire de notre vœu définitif (Jacques et moi). Nous faisons après avoir communiqué le vœu d'oraison pour un an, Jacques, Véra et moi.

Instructions à 10 heures et à 3 heures. Je ne puis y assister ; Véra les entend.

A 4 heures le Dr Pichet nous amène l'abbé Lamy, Curé de la Courneuve.

Il voit chez nous, dans l'après-midi, frère Bruno, Altermann, Ghéon, le chanoine Rageth, et le Père Garrigou-Lagrange.

Au souper : le Père Garrigou, l'abbé Lamy, Ghéon, Altermann, le chanoine Rageth.

Maman qui était souffrante se lève pour souper avec nous. Elle écoute avec une visible émotion tout ce que le vénérable Curé de la Courneuve nous dit de la Sainte Vierge et de Notre-Seigneur. Nous ne l'avons encore jamais vu si expansif, si simple, si humble, si digne et si émouvant. Au début le Père Garrigou ferme son visage, mais bientôt la confiance le gagne visiblement, et puis l'émotion.

## *Journal de Raïssa*

A certains moments surtout, lorsque l'abbé Lamy parle de l'amour de Notre-Seigneur pour les prêtres, nous avons tous le cœur étreint. Ghéon pleure ; j'ai le cœur brûlant, il faut se contenir et cela est douloureux ; heure de beauté unique.

Sagesse, prudence, humilité de notre cher directeur le Père Garrigou-Lagrange, tout rayonnant dans sa robe blanche. Majesté, charité de l'humble Curé de la Courneuve. Grande miséricorde de Dieu pour nous tous.

*Mardi 3 octobre.* – Messe dans notre chapelle par l'abbé Dondaine. Ghéon communie avec nous.

Instruction à 10 heures sur l'humilité.

Après l'instruction je vais parler au Père Garrigou, très bon pour moi. Il me charge de prier toute cette année pour les Cercles thomistes, et de demander très spécialement pour tous *l'humilité* ; il est content de la retraite ; il espère que l'œuvre portera des fruits précieux, à la condition qu'elle soit bien fondée dans l'humilité.

Quant à l'humilité, j'ai la simplicité de dire au Père Garrigou-Lagrange que j'admets ce qu'il dit des dangers de l'orgueil qui guette particulièrement les intellectuels, que j'admets cela pour moi, bien que je ne sente pas en moi-même des mouvements d'orgueil proprement dits, mais plutôt de la vanité. Mais que je ne l'admets pas pour Jacques, en qui il n'y a pas d'orgueil ; je suis sensible aux mouvements d'orgueil, – chez les autres ! (pour moi-même je suis peut-être aveugle). Mais je suis certaine qu'il n'y a pas d'orgueil chez Jacques (à moins qu'on ne parle du germe inné commun à tous, hélas).

Le Père n'a pas trouvé ma sortie mauvaise. « Vous faites bien de me dire cela. C'est peut-être le bon Dieu qui vous

*Troisième carnet : 1922*

O Jésus béni, comment tant de Saints au cœur embrasé de charité n'ont-ils pas converti le monde! Quel mystère! Si petite que soit l'étincelle d'amour que vous mettez au cœur du plus petit de vos enfants, il lui semble participer de votre Puissance, il se croit, pendant que vous l'unissez à vous, capable de renverser toutes les hérésies si son amour, si votre Amour pouvait apparaître aux yeux de tous. Mais hélas, cet amour reste caché dans un cœur misérable, vous ne permettez pas qu'il se manifeste, — peut-être ne peut-il être connu que du cœur même où vous l'infusez? Cet amour si puissant et si désarmé, il est délicieux et douloureux au cœur, car l'âme désire, d'autant plus qu'elle vous aime davantage, vous voir connu et aimé de tous.

C'est un grand tourment, c'est presque une chose inconcevable pour qui vous aime, que l'existence de tout ce monde qui Vous ignore, Vérité si claire! Jésus, comment est-ce possible! L'âme ne peut tenir à la fois la connaissance profonde de votre Amour, et la pensée de ce monde qui vous ignore, et paraît vivre sans vous. O Jésus, il vous serait facile de nous éclairer tous. Ayez pitié de nous.

*12 novembre.* — Nous partons pour Louvain.

Passons le mois de novembre à Louvain où Jacques fait le 6 une conférence sur Luther et ensuite six leçons aux étudiants sur Descartes.

*Décembre.* — Jésus, mon Dieu, vous êtes mon seul amour, vraiment, vraiment... Le reste, c'est ma misère.

Ayez pitié d'une grande misérable, de celle que Vous voyez, non pas de celle que je vois, ou de celle qu'on voit en moi, mais de celle que Vous voyez.

Pour moi je ne puis plus rien; je ne vois même pas comment je pourrais sortir du chaos de mes imperfections.

## *Journal de Raïssa*

nous le laisse entendre. Elle a beaucoup de peine à parler. Elle nous demande d'écrire à Frère Charles de revenir, on leur propose une maison pour un an. Ils pourront entrer au mois de mars. Elle dit que la solitude de Frère Charles doit cesser.

Elle nous dit d'une manière si émouvante : « Alors vous croyez aussi que c'est Dieu qui nous a réunis ? » Elle nous dit encore qu'il faut que nous ayons une maison avec le Saint-Sacrement, pour des étrangers de préférence, qui passeraient...

Enfin elle me dit à moi : « M. Maritain vous a dit ce que je vous ai dit pour vous ? » – Oui. « Je ne sais comment l'expliquer, il y a en vous une présence particulière de Notre-Seigneur. Je ne sais de quelle manière. La première fois que je vous ai vue je m'en suis doutée ; la seconde fois, j'en étais sûre. C'est une union intime avec le Verbe. Vous donnez Dieu. Vous avez une mission intérieure très importante. Ces âmes ont une mission intérieure très importante. Il y a quelques âmes qui sont ainsi. Je vous dis cela pour vous consoler. Cette grâce rend l'âme *universelle*. » Elle revient plusieurs fois sur l'universalité qui est le caractère dont elle voit marquée son œuvre. Elle dit à Jacques qu'il a reçu grâce particulière, qu'il doit en faire participer les autres.

Elle me regarde avec des yeux si bons, d'une si chaude lumière ; elle nous demande encore de revenir. Nous la quittons. Jean-Pierre Altermann doit venir dans quelques minutes.

*Mardi 30 janvier.* – Elle m'a dit *cela* pour me consoler. Pourtant ce que je ressens n'est pas une consolation sensible. *Cela* me paraît tellement gratuit que je ne peux pour

ainsi dire joindre dans ma pensée l'idée de moi et l'idée d'une telle grâce. Mais j'en éprouve comme une séparation plus grande d'avec moi-même, comme une perte de ce moi, comme une augmentation d'ignorance de ce moi-même. Et puis comme une attraction plus vive et plus ardente vers le Christ. Comme si elle m'avait ouvert les yeux sur Lui qui était là et que je ne voulais pas ou que je ne savais pas, ou que je n'osais pas voir.

Mais aussi, désormais, quelle obligation pour moi d'être attentive, d'être recueillie, et de traiter dignement Celui qui, même en dehors de toute grâce spéciale, est l'hôte de notre âme dans la grâce sanctifiante. Pour ce qui est de la grâce spéciale dont m'a parlé Miss Susman je ne m'en préoccupe pas ; le Seigneur me la fera sentir si cela doit être profitable à mon âme. Ne savons-nous pas assez qu'il est là !

Jean-Pierre Altermann est venu nous raconter sa visite à Miss Susman. Cela n'a pas traîné, nous dit-il. Miss Susman lui a dit avec assurance qu'il était appelé au sacerdoce. Vous serez prêtre, vous ferez de grandes choses parce que vous direz la messe. J'aurais voulu être garçon pour pouvoir dire la messe. Vous serez prêtre parce que Dieu le veut. Vous pouvez continuer votre art, cela ira très bien ensemble.

Jean-Pierre nous dit : « Elle est comme une hirondelle qui a fait son nid dans la couronne d'épines. »

En sortant de chez elle il est allé à la Courneuve.

Le saint Curé est tout à fait d'accord avec Miss Susman. Comme Jean-Pierre nous raconte cela, Jacques lui dit que lorsqu'il est allé à la Courneuve avec Frère Charles, il s'est entretenu quelque temps avec le saint Curé qui lui a parlé de Jean-Pierre et lui a dit : « La Sainte Vierge m'a

16 juillet. – Notre dernière visite à Miss Susman.

17 juillet. – Doux Jésus, Jésus Amour, vive la sainte obscurité de la Foi! Vive toute lumière, naturelle et surnaturelle! Vive la divine science et la sainte Sagesse!

Après ce que j'ai vu hier rue Boulard, je comprends clairement la vocation de Jacques : seul ou avec d'autres, qu'il travaille dans la lumière. Qu'il aide à promouvoir saint Thomas. Cela est plus nécessaire que tout aujourd'hui. Miss Susman avec le Dr Totsuka fera peut-être l'œuvre des médecins-prêtres? Que Dieu les garde.

O la bonne, la sainte raison naturelle! Ne pas craindre l'emploi des mots justes! Dire : oraison quand c'est oraison, et : prière quand c'est prière. Ne pas craindre l'apparence de l'orgueil, mais seulement l'orgueil.

Pour moi j'irai ainsi : *je dirai clairement ce que je penserai clairement*. Lumière et droiture, cela me paraît désirable au-dessus de tout. Bon pour moi-même ; et en fin de compte plus charitable pour tous.

Août. – D'une lettre à Mère Marie-Thérèse du Sacré-Cœur :

« Nous avons fait là une rude expérience, et elle a surtout été rude pour Charles. Car tout ce qui lui avait été promis, et par quoi il avait été attiré, s'est trouvé ensuite remis en question par Miss Susman et par les personnes de son entourage, le Père Richard (franciscain) et le Docteur japonais, aujourd'hui étudiant ecclésiastique... Frère Charles, quelque temps après son installation rue Boulard, a été sommé de faire partie d'une espèce de Tiers-Ordre franciscain, consacré à la formation des prêtres-médecins. Sa déception fut cruelle, et elle a été encore accrue de jour en

## Journal de Raïssa

jour par les multiples contradictions qu'il a bien fallu remarquer de Miss Susman, disant aux uns une chose, aux autres une autre, à chacun selon ses vœux, nous a-t-il semblé... A présent nous comprenons que faute sans doute d'une direction éclairée il y a dans la pauvre malade un mélange inextricable... Il en résulte que l'atmosphère qui l'entoure est une atmosphère de trouble, où tout se déforme, où les moindres mots prêtent à malentendu et où les esprits s'exaspèrent...

L'expérience que nous venons de faire nous a conduits à chérir plus que jamais la voie obscure de la Foi, de l'Espérance et de la Charité ; la droiture toute simple, la raison droite aussi, pour laquelle il me semble que nous ne rendons pas assez grâces à Dieu, qui par elle commence déjà à mettre en nous un peu de sa lumière, et la pose à la base de tout édifice spirituel. Suis-je simple, ma bonne Mère, d'en venir à faire d'aussi simples découvertes ! De tout cela je connaissais bien la théorie, mais la pratique rend toutes choses nouvelles... »

J'ai un amour mystique de la raison naturelle.

26-30 septembre. - Deuxième retraite des Cercles thomistes.

Arrivée du Père Garrigou-Lagrange le 25.

26 septembre. - Messe dite par le Père Garrigou-Lagrange dans notre chapelle.

A 10 h 30 premier sermon : sur l'amour de Dieu.

A 3 h 30 deuxième sermon : sur le péché.

27 septembre. - Messe chez nous par l'abbé Journet. Ghéon y assiste.

## *Journal de Raïssa*

*1<sup>er</sup> octobre.* — Messe chez nous par le Père Garrigou-Lagrange. Le prince Ghika y assiste.

Avant de partir le Père Garrigou-Lagrange nous dit toute sa joie d'être venu, et sa joie plus grande encore de revenir. Il est très content de la retraite.

Et nous sommes tous comblés.

Le prince Ghika a eu pour pénitence de se faire dire par Jacques ses défauts.

Après le départ du Père Garrigou, cette curieuse pénitence à deux se fait à la chapelle.

Et puis on les voit tous deux calmes et heureux, unis par la vraie charité fraternelle.

Cette retraite paraît avoir mis fin aux longues épreuves que le prince Ghika a eu à subir cet été. Il a obtenu le rite latin. Il doit être ordonné le 7 octobre.

*2 octobre.* — Hier, après le souper, attrait très fort pour prier à la chapelle. Recueillement à la fois doux et douloureux, — ressentant à la fois l'amertume des affections humaines et la soif de l'amour de Dieu. Mon Dieu, donnez-moi votre cœur! donnez-moi votre cœur! prenez mon cœur.

Cela dure longtemps, je ne voudrais pas quitter la chapelle, malgré le sommeil qui vient.

Ce matin, même état ; sentiment que le bon Dieu me veut à lui d'une manière plus complète, comprenant une grande réserve dans la manifestation de l'affection à l'égard de ceux que j'aime. Ne pas répandre mon cœur sur les créatures, même si l'affection est dans l'ordre de la charité. Me considérer davantage comme la part de Dieu. O mon Dieu, prenez-moi, prenez-moi, que je sois vôtre, que je sois à vous tout entière. Il me semble que Dieu m'entoure,

*Troisième carnet : 1923*

m'enveloppe, me donne une idée plus haute de la dignité de l'âme, idée qui doit la rendre très réservée à l'égard du prochain, même le plus justement aimé.

Ne pas se répandre au dehors.

Gardez-moi cette lumière, Dieu d'amour. Gardez-moi cette réserve. Cette prudence. Cette dignité. Mais en même temps faites-moi simple et douce. Que ce soit *votre amour* qui de mon âme aille au prochain.

Aujourd'hui 2 octobre. Onzième anniversaire de notre vœu définitif.

Renouvellement de notre vœu d'oraison.

*Dimanche 7 octobre*, Fête du Saint Rosaire. — Grande joie. Ordination du prince Vladimir Ghika chez les Lazaristes, à Paris, devant les reliques de saint Vincent de Paul. Le plus beau de tout fut le prince Ghika lui-même, tout en Dieu, exténué, bien plus victime que sacrificeur ; tel nous l'avons vu après l'ordination, debout, revêtu de l'aube, lorsqu'il donnait ses mains à baiser dans un geste digne d'Angelico, tant il exprimait d'humilité et d'abandon.

« C'est encore un de vos coups, Seigneur, en passant. »

Le *jeudi 11 octobre* le prince Ghika dit la messe chez nous. Il est encore tout tremblant sous le poids de sa dignité nouvelle. Jacques l'assiste de très près pour aider sa mémoire que l'émotion fait défaillir. Il nous communique tout pleurant, Jacques, Véra et moi, et aussi Jean-Pierre Altermann.

20 octobre. — Jacques a fait une conférence à Avignon sur *Saint Thomas apôtre des temps modernes* (selon l'expression

## *Journal de Raïssa*

du saint abbé Lamy). Le Père Janvier qui l'a entendue va partout disant qu'il en est ravi.

15 novembre, Sainte Gertrude. – Le prince Ghika nous dit la messe à 5 heures du matin. Départ de Jacques pour Rome.

Le 19, conférence de Jacques à Rome (Semaine thomiste). Jacques est reçu par le Saint-Père en audience privée. Obtient autorisation orale de chapelle domestique.

23 novembre. – Là où saint Thomas, parvenu à l'ultime expression d'une vérité métaphysique, met un point final et se repose, – certains esprits qui paraissent incapables de certitude rationnelle (exemple le Père Malvy) mettent un point d'interrogation, et restent en suspens... Ce n'est pas du scepticisme. C'est de l'impuissance intellectuelle, et on la trouve pourtant chez des hommes de beaucoup d'esprit.

Le danger pour les disciples de saint Thomas est de mettre le point final trop tôt.

★

[En l'année 1923 Raïssa a composé une petite *Règle de vie* qu'elle a copiée de sa main en trois exemplaires – un pour chacun de nous – sous forme d'un tout petit cahier à placer dans un missel ou un diurnal. J'ai toujours le mien dans mon Livre d'Heures. Je transcris ici cette « Règle de vie ». J. M.]

#### 4. Quatrième Carnet : 1924-1926

1924

*Janvier.* – S'il arrive que les causes objectives de notre peine ne semblent pas justifier l'acuité de celle-ci, n'ayons pas honte de notre souffrance. Tâchons de la tourner à bien en nous rejetant vers Dieu. Souffrons *toujours en Sa présence* ; et même à l'heure de la tentation ne nous cachons pas de Lui. Quand nous nous sentons l'âme sèche et trop sensible à la fois, c'est alors qu'il faut crier vers Dieu. Le Verbe impassible a pris un cœur semblable au nôtre pour pouvoir, souffrant pour nous, souffrir avec nous ! Semblable au nôtre non par l'imperfection mais par l'inclination naturelle. « Comme il a pris ma volonté il a pris ma tristesse », dit magnifiquement saint Ambroise. Ainsi Jésus a connu la tristesse, et sa volonté d'homme la repoussait...

Dieu, c'est pour nous d'abord la Vérité et puis l'Amour ; car s'il n'était pour nous d'abord la Vérité il serait n'importe quel amour. Mais il est seulement *cet amour* qui ne fait qu'un avec la vérité souveraine et éternellement vivante.

En lui-même Dieu est Amour comme il est Vérité. « L'amour en Dieu est un attribut absolu », (il ne se dit pas

seulement par rapport aux créatures). C'est le nom propre du Saint-Esprit.

6 mars. – « *Dona Spiritus Sancti sunt quidam habitus quibus homo perficitur ad prompte obediendum Spiritui sancto.* » I-II, 68, 3.

Les Dons du Saint-Esprit sont des habitus qui disposent l'âme à une prompte obéissance au Saint-Esprit, par conséquent chacun de ces habitus *attend* pour ainsi dire une *motion spéciale* du Saint-Esprit et ne s'exerce pas sans une *intervention spéciale* de Dieu.

Tandis que les vertus infuses, même théologiques, sont des habitus que la volonté de l'homme (moyennant le secours ordinaire de Dieu, – je ne sais si je dis bien) fait entrer en activité.

« Il conviendrait d'exposer la nature du *secours général* et du *secours particulier*... d'expliquer comment, durant cette oraison, l'âme voit de ses yeux, en quelque sorte, ce secours particulier. » Sainte Thérèse, *Vie*, ch. XIV, p. 182.

7 mars, Saint Thomas d'Aquin. – L'esprit du mal se prévaut contre l'Église de tous les travaux scientifiques qu'elle ne paraît plus avoir la force de dominer, de critiquer et d'ordonner. Elle a pourtant de grands savants, mais en trop petit nombre, et les athées ne les connaissent pas, ou font semblant de les ignorer. Il en faudrait un plus grand nombre et d'un esprit plus synthétique, plus métaphysique. « Il appartient à la Sagesse de tout ordonner. »

Il est bien dur de voir l'erreur croître, et se répandre à l'infini, et submerger les âmes. D'autant plus dur qu'on a au cœur la conviction absolue que la vérité catholique est vraiment universelle, et qu'elle a de quoi dominer toute

## *Journal de Raïssa*

science, satisfaire toute intelligence, et rassasier tous les cœurs.

Sans doute, si nous sommes au Christ nous savons que « notre royaume n'est pas de ce monde », et que si la divine Vérité voulait triompher dans le temps cela lui serait bien facile : « Je prierais mon Père et Il m'enverrait plus de douze légions d'Anges... » On sait cela, et pourtant on désire ardemment le triomphe du Christ dès maintenant, en tout et partout. Et ce désir rend le cœur impatient, exigeant et douloureux...

Pendant l'oraison il me semble que le bon Dieu ait voulu m'apaiser, ce qu'il fit en un instant, en insinuant dans mon âme un sentiment que je traduirais ainsi : l'erreur est comme l'écume sur les flots, insaisissable et toujours renaissante. Il ne faut pas que l'âme s'épuise à combattre l'écume. Il faut que son zèle s'épure et s'apaise ; et que par la prière et l'union à la Volonté divine elle amasse des forces de fond. Et le Christ avec tous ses mérites et les mérites de ses saints fera son travail au cœur même des eaux. Et tout ce qui peut être sauvé sera sauvé. Car notre Dieu a choisi de régner par l'humilité, et il semble vraiment qu'il ne veuille se montrer que juste autant qu'il le faut pour que l'Église visible puisse subsister jusqu'à la fin, et que les portes de l'enfer ne prévalent pas contre elle.

L'apaisement qui suivit l'oraison n'a pas fait disparaître, comme je l'aurais cru, le désir et l'espoir de voir naître l'œuvre d'apostolat intellectuel à laquelle nous pensons depuis longtemps, Jacques et moi : une *compagnie thomiste*. Ceux qui en feraient partie, feraient, comme les membres des Cercles thomistes, *le vœu d'oraison*, afin <sup>1°</sup> que nul ne soit tenté de se laisser distraire de Dieu par le travail scientifique, mais que, au contraire, le désir soit toujours

vivant en chacun de servir Dieu et les âmes par l'apostolat intellectuel ; 2<sup>o</sup> qu'un tel apostolat se pratique paisiblement et avec prudence, soit humble et magnanime ; 3<sup>o</sup> que sa source soit toute surnaturelle, bien que les forces naturelles de l'intelligence éclairée par la foi soient ici l'instrument même de l'apostolat.

Une fois la formation thomiste et théologique bien assurée, chacun pourrait se consacrer à l'étude d'une science spéciale (théologie, philosophie, sciences historiques, physiques, mathématiques, naturelles) afin de pouvoir réagir en écrivant, et par influence personnelle (direction, retraites intellectuelles...) contre les erreurs accumulées, faire œuvre positive de recherche, de progrès et d'approfondissement, travailler à rétablir les esprits dans la rectitude naturelle si propice à la fécondité de la grâce dans les âmes. \*

Donc, à la base, *vie d'oraison* et *formation thomiste*. Puis spécialisation dans toutes les sciences en vue de l'apostolat intellectuel. Une telle œuvre pourrait grouper ceux que leur santé fragile tient à l'écart de l'Ordre de Saint-Dominique<sup>1</sup>.

15 mars. – Dieu est lumière et amour, et les deux sont Un en lui.

Et toute la Création est lumière par l'intelligibilité (lumière en puissance), amour par la tendance.

L'intelligibilité des créatures devient lumière en acte dès que se pose devant elle le miroir des créatures immatérielles

1. Nous espérons que quelqu'un de nos amis pourrait créer l'œuvre dont nous rêvions. De fait c'est une illusion de vouloir *organiser* de telles choses, il faut les laisser au Saint-Esprit. De plus, à cette époque, nous insistions trop, je le crois maintenant, sur l'idée d'apostolat. Dans les œuvres de l'intelligence c'est la vérité seule qu'il faut avoir en vue, le reste vient par surcroît. (J.)

## Journal de Raïssa

\*

La musique religieuse délie en quelque manière le nœud du corps et de l'esprit. Elle libère l'âme, l'exalte vers une vie plus spirituelle. De même toute œuvre d'art inspirée par l'amour de Dieu. Œuvres très rares ; car il ne s'agit pas d'un petit amour. De même la métaphysique, – la vraie.

\*

Mon âme ne peut plus rien recevoir des réflexions, des comparaisons, des images, des symboles, des goûts, des ferveurs, – bien qu'en tout cela passe la lumière de Dieu. Elle ne peut plus se nourrir que de cette lumière toute pure quoiqu'elle lui soit ténèbres et donc surpassant toute connaissance.

30 avril. – Je n'ai rien à vous donner. Mais mon cœur je vous l'ai donné. Je le sais au prix qu'il m'en a coûté. Je ne livre pas mon cœur aux créatures, vous le gardez, vous le tenez doucement enchaîné. Je vous le donne et le redonne toujours. Ce cœur pauvre et misérable. Mais qui est *mon* cœur, le bien le plus personnel dont je puisse disposer, je vous le donne. C'est la part que vous m'avez demandée au Baptême, plus encore à ma Première Communion, et encore plus après l'Extrême-Onction en 1906.

Tout mon attrait est vers l'intérieur. Ce que je fais à l'extérieur est maintenant contraire à ma vie profonde. Je ne suis vraiment au repos, en paix, en activité spirituelle, que seule, à l'oraison. Le reste me fait violence. Me fait vivre à la superficie de moi-même, – alors que je suis attirée vers l'intérieur, – et dans une sorte d'insincérité puisque je parais m'intéresser à ce qui ne m'intéresse pas vraiment.

Quatrième carnet : 1924

Tout cela me fatigue et ne m'apporte rien en compensation de mon effort.

Je n'éprouve de réconfort et de joie que lorsque parlant à quelqu'un je sens un certain bien se faire, quelque chose se faire pour Dieu et pour les âmes.

*Union* : « Sous cette grâce l'âme ne peut douter de la présence en elle des divines Personnes et n'est presque jamais privée de leur compagnie. »

*Juillet*. – Pour la première fois Auric nous amène Jean Cocteau. Celui-ci désespéré depuis la mort de Radiguet, désespéré presque, vient à Jacques parce qu'on lui a dit qu'il pouvait lui faire retrouver la paix, et retrouver Dieu.

Après cette première visite, priant pour Cocteau, Dieu me donne une joyeuse assurance de sa conversion. J'ai eu le même sentiment lorsque, à la demande de Jacques, j'ai prié pour la conversion de Pierre Villard, qui s'est en effet confessé la veille du jour où il fut tué en 1918.

Dieu est bon de nous encourager ainsi à prier pour ceux qu'il désire ramener à lui. Assurés de ce côté nous supportons patiemment le sentiment de notre propre insuffisance.

*18 juillet*. – Grande joie dans mon âme ce matin. Au moment de me mettre à l'oraison recueillement intense. Dans les intervalles où la ligature se détend je lis doucement l'article du Père Gardeil dans la *Revue Thomiste* de ce mois. Et je comprends avec évidence que mon oraison de ces derniers temps, surtout celle d'aujourd'hui, c'est ce que sainte Thérèse appelle *le sommeil des puissances*, celle qui succède à la quiétude et précède l'oraison passive d'union.

Les pages 365-368 du Père Gardeil me causent une joie particulière. Elles répondent à ce que je connais de la vie

## *Journal de Raïssa*

de mon âme. Mon oraison d'aujourd'hui a presque tous les caractères décrits par sainte Thérèse. Et je vois que pendant ces années de quiétude c'est une oraison qui m'a été assez souvent accordée. Mais je ne m'en aperçois qu'aujourd'hui. Et après un mois d'épreuves intérieures. Avant-hier j'ai éprouvé un certain soulagement à lire saint Jean de la Croix (nuit passive de l'esprit, les six premiers paragraphes).

\*

Cette année nous avons beaucoup étudié dans Jean de Saint-Thomas tout ce qui se rapporte à la grâce, la charité, le don de sagesse.

\*

Retraite de *septembre 1924* (25-30 septembre). Prédication du Père Garrigou-Lagrange comme les années précédentes.

*Mardi 30 septembre.* — Fin de la retraite. Matinée de travail avec le Père Garrigou. Il nous concède presque tout ce que nous lui avons demandé de corriger pour la nouvelle édition de son livre : *Perfection chrétienne et Contemplation.*

*4 octobre.* — Souvent même auprès d'un directeur qui vous connaît bien on ne trouve que des indications générales, certains discours qu'on aurait pu rédiger d'avance.

Dans des moments de décisions graves à prendre, j'ai toujours trouvé auprès du Père Dehau un conseil vraiment divin. Mais pour le courant de ma vie je sens que mon unique nécessaire est de vivre en présence de Dieu et que pour cela la prière continuelle et la confession très rigoureuse sont infiniment plus utiles que les vagues « direc-

tions » qui peuvent s'adresser à toutes les âmes et ne toucher aucune.

Il se fait dans mon âme un dégagement. Elle devient indifférente au jugement des autres. Elle garde jalousement son trésor. Je crois que je dois entrer courageusement dans cette voie de solitude qui est amère à la nature, mais très salutaire. Vivre avec Dieu seul. Ne voir que lui en toute chose. Compter pour rien ce qui vient des hommes. Car « tout homme est menteur », même quand il est très véridique, car il ment sans le vouloir lorsqu'il déçoit celui qui a mis en lui quelque espérance. Il ment lorsqu'il donne un conseil tout humain à qui lui demande une lumière divine. Il ment lorsque la prudence humaine le conduit dans ses conseils.

Dieu seul ne ment pas. Il faut que l'âme dans le silence de l'oraison se conforme de plus en plus à cette vérité divine, à cette intégrité sans dol.

Elle est en assurance devant lui. Si elle est en faute, elle sait qu'Il désire la corriger et lui pardonner. Si elle demande la divine grâce, la charité, l'humilité, elle sait que son Père céleste ne lui donnera pas des pierres en guise de pain. Oh, tout est là ! Vivre à découvert devant Dieu, le supplier sans cesse de purifier notre cœur. Faire tous nos efforts pour ne rien nous laisser passer ; bien ouvrir nos yeux sur nos défauts, sur nos péchés, en faire une confession très stricte.

Qu'il est bon de vivre dans le seul désir de plaire à Dieu. A l'égard du prochain une seule chose est bonne : l'amour de charité.

Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi, permettez-moi de vivre en votre présence, l'âme droite, toute dressée vers

## *Journal de Raïssa*

Vous ; l'âme sincère, aspirant votre douce Véracité ; l'âme très humble, attendant de Vous seul tout son bien. Mais l'âme très confiante aussi dans la bonté de son Père, et recevant avec simplicité les manifestations de votre amour.

O mon Dieu, comment pourrais-je être indifférente à cet amour ? Comment pourrais-je me désintéresser de savoir si j'ai avancé même d'un pas vers vous, ou si j'ai reculé. Sans doute, la certitude absolue est impossible en ces choses, puisque « nul ne sait s'il est digne d'amour ou de colère<sup>1</sup> ». Mais vous ne pouvez être offensé par l'attention avec laquelle l'âme scrute et suppute vos dispositions à son égard selon les manifestations plus ou moins claires de votre action en elle. Vous ne pouvez lui reprocher d'espérer en votre miséricorde et de croire à votre amour pour nous. Certes nous pouvons lourdement nous tromper. Mais vous n'imputerez pas cela à notre orgueil, vous savez que telle peut être la conséquence de notre humaine faiblesse, et de l'obscurité même de la Foi.

---

1. Longtemps, pendant les premières années, Raïssa, dont l'intelligence était tellement assoiffée de certitude absolue, a souffert de douter non pas de Dieu, mais d'elle-même, au sujet même de l'oraison qui était la vie de sa vie. Pendant l'oraison nulle incertitude n'était possible. Mais ensuite, après coup, elle était parfois sujette à une tentation, qui la rendait très malheureuse, de s'interroger sur la valeur de son oraison. J'ai trouvé dans ses carnets un petit billet, daté du 18 décembre 1918, où j'avais écrit pour elle : « Je promets de repousser désormais comme elles le méritent toutes les pensées et toutes les tentations qui tendraient à me faire douter de ce que je sais par expérience, et par le témoignage du Prêtre à qui j'ai donné le soin de mon âme, à savoir de ce que c'est vraiment Dieu qui agit dans mon oraison. Je les regarderai comme venant du diable, parce qu'elles s'attaquent à l'œuvre de Dieu en moi, et veulent me faire perdre la Confiance en Lui. » Au bas de ce billet elle avait signé : Raïssa. (J.)

Il me semble que vous devez plutôt être touché de la ferveur de nos actions de grâces, lorsque, même dans le doute, nous croyons avoir aperçu un effet de votre amour en nous.

Notre confiance n'est-elle pas plus méritoire de pouvoir naître dans l'incertitude? Nous désirons tellement votre amour que le plus léger indice de sa présence nous donne plus de bonheur que les plus certains bonheurs qui nous viennent des créatures.

Dieu, mon Dieu, je me trompe peut-être sur le degré de votre amour pour moi ; mais ce que je sais bien certainement, c'est que votre amour est mon seul trésor. Que même s'il se cache il suffit à remplir ma vie, à me consoler de tout, à m'éclairer, à me rendre heureuse et forte. Car si j'ai d'autres joies, celles qui me viennent de la tendresse et de la présence bénie de Jacques, – et de Véra, et de maman, – je sais bien que si vous me faisiez savoir un jour avec certitude que votre amour n'a jamais habité mon âme, toute joie s'éteindrait pour moi, et j'aurais perdu *ma* raison de vivre.

Mon Seigneur bien-aimé, vous êtes mon Dieu et mon Amour, et je n'ai pas d'autre Dieu que vous.

9 octobre, Saint Denys. – Notre âme n'a qu'un Père, qui est aux Cieux.

Un grand théologien prêche l'amour aux femmes, mais il enseigne l'Intelligence à ses disciples. Il faudrait prêcher et enseigner les deux à la fois.

Autant l'expérience des choses divines est douce, autant l'expérience des choses humaines est amère.

Toucher les limites de ceux qu'on admire, est plus douloureux que connaître nos propres défauts, et cela nous

## *Journal de Raïssa*

surprend davantage. Nous avons un si grand besoin de nous appuyer sur une perfection visible, que nous croyons toujours trop vite l'avoir trouvée ; jusqu'à ce que l'expérience nous ait ouvert les yeux.

Connaître notre propre misère n'est pas si décourageant. Nous la connaissons sous le regard miséricordieux de Dieu. Nous avons la longue expérience de notre néant. Tout notre espoir est en Dieu ; et il est doux de dépendre en tout de lui seul. Nous connaissons depuis toujours notre misère, et nous ne pouvons nous donner à nous-mêmes prétexte à désillusion.

Mais en mûrissant le cœur apprend à voir la misère des hommes avec la même douceur que la nôtre propre, et à savoir qu'ils sont comme nous sous le regard paternel et secourable de Dieu.

Si dans les débuts l'expérience humaine est amère, elle peut devenir avec le secours de Dieu une source de douceur. Sinon elle conduirait l'âme à l'isolement de l'orgueil.

Il faut que l'âme sache vivre avec Dieu seul. Mais si sa solitude est sainte, quand elle en sortira « pour converser avec les hommes », elle leur apportera la suavité de la divine Sagesse, de l'humilité et de la paix.

Aussi dégagée d'elle-même que de tout recours aux appuis humains, son indépendance sera sans mépris. Elle vivra de la liberté vraie des enfants de Dieu. Et elle verra toutes choses baignées dans la douceur du bon vouloir divin.

*21 octobre.* — Messe chez nous par le Père Lebbe, missionnaire admirable. On lui attribue des miracles. Très impressionnant dans sa parfaite simplicité. Une âme nette comme l'acier. Une ardeur qui ne doit jamais s'éteindre, mais contenue, toujours sobre dans son expression.

Jacques lui dit son désir d'entrer en relations avec des Chinois, des Hindous... afin que l'on se connaisse... pour faciliter, plus tard, l'apostolat auprès de l'élite de ces peuples. Le Père Lebbe nous dit que c'est son désir depuis vingt ans.

Je lis la vie de saint Jérôme. On a l'impression qu'en ces premiers siècles du christianisme on croyait plus facilement à la profusion des grâces divines. On est devenu si timide depuis ; toujours sur la réserve, au point qu'on pourrait se demander si Dieu continue encore à agir dans les âmes. On exagère peut-être dans cette voie de la prudence. Peut-être craint-on de compromettre les Saints canonisés en reconnaissant l'action miséricordieuse et généreuse de Dieu dans les âmes imparfaites. Mais une grâce qui nous aide à vivre en portant notre pensée sur les choses divines ne suffit pas à faire de nous de grands saints. Autant il faut être sobre de canonisations, ne pas distribuer des brevets de sainteté, – autant il faut être enclin à croire aux multiples manifestations de la vie de la grâce. Il faut bien qu'elle produise quelques effets visibles, malgré son essence invisible ; autrement cela ne ressemblerait pas à la conduite générale de Dieu parmi nous. Le Verbe s'est fait chair. Notre intelligence est tributaire des images. Notre volonté est mue par la raison et par les passions. De même Dieu se fait connaître à nous, en nous, autour de nous par certains effets visibles, sensibles, qui embellissent notre vie et la rendent supportable. *La charité croit tout.* Peut-être s'il y avait plus de charité dans notre cœur, serions-nous aussi plus enclins à croire à la vie de la charité dans le cœur des autres. Peut-être ne croyons-nous pas assez, pas assez effectivement, pas assez simplement à l'amour de Dieu pour nous. Ni aux

## *Journal de Raïssa*

profusions de sa miséricorde, ni à la richesse de ses trésors ; ni à l'humilité de son amour. Nous ne croyons pas assez à l'amour. Nous sommes trop prudents, de cette prudence qui fait commettre les pires imprudences ; trop resserrés, trop avarés. Ah ! si Dieu était à notre image, il n'aurait pas suscité du néant les créatures pour les aimer et les faire resplendir d'un reflet de sa gloire.

24 octobre, Saint Raphaël. – Nous sommes très émus en apprenant que c'est le Père Clérissac qui a assisté le pauvre Oscar Wilde à sa mort<sup>1</sup>.

26 octobre, dimanche. – Messe à l'église. Les enfants chantaient, et M. le Curé avec eux : « Dieu seul, Dieu seul est mon bonheur » (ou quelque chose d'analogue). Et moi je pleurais, toute pénétrée du sentiment de notre misère. Dieu seul est notre bonheur, vérité qui nous est souvent cachée, et il nous convient davantage de crier du fond de notre détresse : De profundis clamavi ad te, Domine... La voix grave du prêtre accompagnant la voix innocente des enfants éveillait je ne sais pourquoi en moi une étrange compassion pour tous les cœurs sacerdotaux.

Aujourd'hui réunion d'études scolastiques.

---

1. Je reproduis ici la note à la page 234 des *Grandes Amitiés*, 8<sup>e</sup> éd. [p. 236 dans les éditions précédentes.] (J.)

« Le Père Clérissac, écrit Raïssa dans cette note, ne nous a jamais parlé de Wilde. Mais il a dit un jour à une amie qui nous l'a rapporté qu'il était sûr que Wilde était mort catholique, car il était là. Dans la *Revue Hebdomadaire* du 28 novembre 1925, M. Robert Ross désigne le Père Cuthbert Dunn, des Passionnistes, comme ayant donné à Wilde le baptême et l'extrême-onction. Le P. Clérissac aura sans doute dans ce cas assisté le P. Dunn. »

Quatrième carnet : 1924

27 octobre. — Par des moyens imprévisibles, encore de la souffrance pour moi. Le Seigneur est étrangement habile à fouler le pressoir. Quand il veut humilier un cœur il le fait sans qu'il y paraisse. Quand il veut isoler une âme, il ne lui laisse pas un ami, du moins l'âme se trouve dans l'impossibilité de communiquer avec qui que ce soit, et l'ami le meilleur ne sait plus secourir. Au contraire.

27-31 octobre. — J'ai bien souffert. Dieu absent. L'âme toute froissée. A sentir ce vide affreux dans mon cœur, je pousse intérieurement des cris terribles. Il me semble qu'il ne me reste qu'une parcelle de foi, qu'un atome d'espérance. J'ai perdu le sentiment de la liberté de mon cœur. Je me sens prisonnière d'une prison très rigide. Cette prison est ouverte vers le ciel, je le sais. Mais personne n'est là pour me soulever de terre, et je suis comme un oiseau aux ailes brisées. Je me traîne, et tout me fait mal.

1<sup>er</sup> novembre. — Messe à la maison. En vérité je suis la première étonnée de tant souffrir lorsque je souffre, et de souffrir pourtant si rarement. Une matinée, une demi-heure d'oraison que Dieu favorise balaie toute cette douleur, que je retrouve cependant chaque fois qu'elle reparaît avec un visage si familier et si profondément ancré dans mon âme, qu'il me semble qu'elle doit être la compagne invisible de tous les instants de ma vie. En vérité j'aurai toujours besoin de la consolation de Dieu pour vivre. Car je n'appelle pas vivre souffrir comme j'ai souffert ces jours-ci. Cela s'appellerait plutôt errer au seuil de la mort, expérimenter le néant, mesurer l'abîme de notre solitude.

Veni Pater pauperum.

Bremond me fait bien souffrir. Quels dons il gâche.

## *Journal de Raïssa*

Jacques a pris rendez-vous avec le Père Gardeil pour lui parler de ses beaux articles de la *Revue Thomiste*. Comment oser lui présenter tant d'objections (secondaires). Dieu fasse qu'il discerne le vrai et en tienne compte.

9 novembre. – Jacques est à Rossignol sur la tombe d'Ernest Psichari.

10 novembre. – Bonne matinée.

Les exigences de la vie contemplative : ne rechercher la consolation d'aucune créature. Et les consolations non recherchées, « en user comme n'en usant pas. »

Si une âme introduite dans la vie mystique n'observe pas rigoureusement ces règles, elle blesse le Dieu jaloux qui l'aime.

Et ce qui peut arriver alors de plus heureux à cette âme, c'est que Dieu pour la garder toute à Lui malgré elle, fasse défaillir toute créature à qui elle demande consolation. Alors elles lui deviennent toutes, au moins en apparence, ennemies. Là où elle cherche le conseil elle trouve le silence. Là où elle cherche un cœur ami elle trouve la surdité. Là où elle cherche le repos elle trouve des contraintes plus rigides que celles des commandements de Dieu, – lesquels sont tout aimables.

Et que l'âme souffre ainsi c'est une très grande grâce. Si Dieu l'aimait moins il permettrait aux créatures de la consoler.

Il faut qu'elle reconnaisse au plus tôt son erreur. Car en regardant ainsi à droite et à gauche elle suit une voie en zigzags qui lassera peut-être la patience de Dieu.

La voie droite pour aller à Dieu est infiniment courte, puisqu'il est aussi près de nous que notre âme même.

Quatrième carnet : 1924

La voie droite est la voie magnanime, sans les erreurs et la pusillanimité de l'enfance, mais avec la simplicité et la confiance de l'enfant.

Dans la voie mystique Dieu n'accorde à l'âme, du côté des créatures, que ce qu'elle ne demande pas en dehors de ce que la charité elle-même lui fait un devoir de demander. Expérience cent fois faite. Surtout il refuse ce qu'elle désire trop. Au contraire il paraît tout accorder de ce qu'on demande dans un mouvement de charité, même les choses matérielles, le pain quotidien, le beau temps.

Jacques fait aujourd'hui une conférence à Louvain.

21 novembre. - Première Messe célébrée chez nous par le prince Ghika en vue de l'apostolat universel. Étaient présents : Pierre Termier, Louis Massignon, René Grousset, Jean-Pierre Altermann, Aniouta et Stanislas Fumet, M<sup>lle</sup> Goichon, Élie Denissoff, Albert Camilleri, maman, Véra, Jacques et moi.

La prochaine messe sera dite par le prince Ghika le 21 décembre, fête de saint Thomas apôtre.

9 décembre. - M. l'abbé Lamy est venu souper et coucher à la maison.

10 décembre. - L'abbé Lamy a dit la messe dans notre chapelle. Il nous a longuement parlé de l'œuvre du prince Ghika. Il fait des réserves sur le commandement au nom de l'amour de Dieu, tel que le prince Ghika le conçoit pour son œuvre. Mais il ne veut pas lui en parler, persuadé que cela sera corrigé par l'expérience<sup>1</sup>.

1. Le prince Ghika avait l'idée candide qu'il lui appartiendrait de donner, en tant que supérieur, certains ordres aux membres

## *Journal de Raïssa*

baptiser. Alors elle se calme, m'embrasse très tendrement, je sens qu'elle nous rend toute sa confiance.

Depuis ce jour il semble qu'un mur soit tombé entre maman et nous, quant aux questions religieuses. Maman m'interroge maintenant très souvent sur tel ou tel point de doctrine. Je lui ai copié le Pater en caractères russes, et elle le dit tous les jours, et même plusieurs fois par jour. Puis je lui ai procuré un petit livre de prières en langue russe. Puis je lui ai donné aussi le catéchisme qui a servi aussi à mon cher papa. Puis le Nouveau Testament. Elle lit tout cela et me témoigne plus de tendresse qu'avant le 24 février.

12 mars. — Jacques a une mine pitoyable. Mon Dieu, comment tout cela va-t-il finir ? Voilà encore tout un groupe de jeunes catholiques qui lui tombe sur les bras ; ils lui demandent une direction intellectuelle, des entretiens, des conférences. Ils sont pleins d'ardeur, mais ils veulent s'élaner au combat sans préparation intellectuelle et spirituelle suffisante. On ne peut les repousser, mais ils seront peut-être des disciples compromettants. Mais encore une fois comment les repousser ? Ils ont le mérite d'être jeunes, d'être de la même génération que nos écrivains les plus fous, et de vouloir les combattre.

La plupart de nos amis trouvent Jacques « trop bon ». Mais nous, nous trouvons que trop souvent les catholiques se contentent de jouir en paix de la vérité conquise, et oublient que d'autres sont allés à leur secours alors qu'ils étaient jeunes et fous eux-mêmes...

Assurément il y a une mesure à garder. Et c'est là que gît toute la difficulté.

Fondation du *Roseau d'Or*. Jacques fait appel à la collaboration de Massis, Frédéric Lefèvre et Fumet, pour la

Quatrième carnet : 1925

direction. A Cocteau, Ghéon, Ramuz, etc., pour la rédaction.

26 mai, Saint Philippe Néri. – Ce soir maman m'a dit : « Je lirai tout ceci (des prières, en russe) *car il faut n'est-ce pas que je me prépare.* » Dieu soit béni ! C'est une promesse de recevoir le Baptême. Parole attendue depuis 19 ans !

Dimanche 7 juin, Fête de la Très Sainte Trinité. – A midi maman nous dit : « J'ai rêvé que le pape était devant moi, vêtu de blanc. Il a donné à Jacques pour moi, quelque chose de blanc qui ressemblait à un oiseau et était trois. Jacques devait me le remettre et j'étais tout près de Jacques. » – O maman ! dis-je, quel beau rêve, c'est justement aujourd'hui la fête de la Sainte Trinité. Maman l'ignorait, elle est très émue de l'apprendre. Son rêve l'avait très fortement impressionnée, quoiqu'elle ne lui eût donné aucune signification.

15 juin. – Ce soir réunion chez nous des principaux collaborateurs du Roseau d'Or ; Ramuz, Cocteau, Ghéon, Frédéric Lefèvre, Massis, Fumet.

Dépêche de Charles Henrion annonçant son arrivée pour ce soir.

Le lendemain 16 juin. – Hier Cocteau devait partir de bonne heure après le dîner, une auto devait venir le prendre pour le conduire à la Première des Ballets russes. Mais l'auto était en retard.

Avant elle, arrive Charles Henrion. Dans sa robe blanche du désert, le Cœur rouge, surmonté d'une croix, sur la

puissance des Anges et la possession de la Création tout entière, mon cœur n'aurait pas son repos ni mon âme sa béatitude.

Martyre du cœur. Cela est revenu subitement, déclenché par une cause minime, alors que je me croyais en Paradis depuis le baptême de maman. Tout à coup je me suis vue plongée dans un abîme de douleur, – au milieu de tentations si pénétrantes et si profondes que mon cœur en était absolument martyrisé. J'ai dit à Dieu : J'accepte ce martyre du cœur et toutes les souffrances que vous me destinez, – en actions de grâces pour vos bienfaits infinis. Mais vous, Seigneur, ayez égard à ma misère, à ma fragilité. Et s'il est un soulagement qui soit nécessaire à l'équilibre de mon âme prise dans l'étau de la tentation et du silence, – accordez-le-moi.

Je souffre indiciblement. Je sens que ma souffrance s'enracine dans le fond de mon âme, aux sources mêmes de la nature. Elle est comme un mystère absolument personnel, inexprimable. Un cœur faible qui a *besoin* de se tromper. Une raison solide qui ne le lui permet *jamais*. Pauvre cœur ! Il ne lui reste que la ressource des larmes. Larmes silencieuses, si amères, si dures. Elles viennent des sources de l'être et emportent de la vie.

A ceux qui l'ont choisi dès leur jeunesse pour leur unique Amour, le Seigneur n'est pas plus facile, – au contraire. Il leur a d'abord fait connaître sa douceur. Assuré de leur fidélité, – et c'est lui-même qui l'assure, – il n'épargne plus aucune peine à leur cœur. Il ne les fait pas vivre comme des ressuscités, mais comme des mourants et des martyrs. Il leur laisse éprouver toute leur faiblesse, afin de montrer toute Sa puissance en eux comme Il l'a dit à saint Paul.

## *Journal de Raïssa*

Il fait leur éducation dans les larmes, il ne leur épargne pas l'épreuve du feu, leur disant : *ma grâce te suffit.*

Ces pauvres âmes qui l'ont épousé dans la Foi entrent ainsi dans le mystère de la Rédemption. Et alors elles voient qu'il n'y a nulle raison à leur martyre sinon qu'il complète ce qui manque à la Passion du Christ.

Nous ne nous mettons pas « en boule » comme Marc-Aurèle le conseillait aux Stoïciens pour offrir le moins de prise possible à la souffrance. Les chrétiens se mettent en Croix et s'exposent à tous les coups.

Mon Jésus est tellement mon Dieu que je ne puis avoir d'autre Dieu que lui. Je l'ai vraiment choisi dès ma jeunesse. Il est ma vie dès maintenant. Et toute autre vie ne peut être nommée par moi que *tentation*. Ces tentations sont très rares, il est vrai. Mais elles ont en moi toute l'intensité qu'elles peuvent avoir dans un cœur humain. Au-delà c'est la folie ou la mort. Ou la résolution dans le péché. Mais mon choix est fait depuis longtemps et à jamais : tout plutôt que d'offenser l'immense amour de mon Dieu qui est mon Amour très aimé, dès maintenant.

Mon saint, mon admirable, mon bien-aimé Jacques ! Depuis plus de vingt ans je le vois vivre le cœur toujours tendu vers Dieu. Toute ma vie est à son service, au service de son œuvre qui est toute pour Dieu.

A moi il n'est pas permis d'être faible.

Et je ne me le permets pas.

Je dois être forte sans une minute de répit.

Je suis dans l'extrémité de la détresse et j'ai besoin d'un secours extérieur puisque Dieu s'est éloigné de moi. J'ai des heures de souffrances si terribles qu'il me semble que je vais perdre la raison.

Quatrième carnet : 1926

Cet enfant de vingt ans qui quittait le monde jugeait le monde dans la lumière de la sagesse surnaturelle.

Jacques, averti seulement le matin de ce vendredi, par Paul Sabon, de la gravité de la maladie d'André Grange, se rendit chez lui dans la matinée. Grange dit à Jacques, comme à Sabon, comme à tous ceux qui vinrent le voir ce jour-là, tout son bonheur, — et cela au milieu d'atroces souffrances physiques. Il dit aussi à Jacques : « C'est saint Jean de la Croix qui a tout fait! »

Le lendemain il entra dans le délire et n'en sortit plus guère. Il reçut l'Extrême-Onction et mourut dimanche à onze heures du soir.

Cette conversion et cette mort ont mis fin aux dernières hésitations de Paul Sabon. Il est venu se réfugier auprès de Jacques lundi. Il a dû se confesser aujourd'hui, et il doit communier demain.

Il nous a dit lundi qu'il sentait le démon chez les surréalistes avec toutes ses illusions et toutes ses déceptions.

Tout ceci prouve que *le meilleur chemin* pour toutes ces pauvres âmes est la connaissance de la doctrine catholique de l'amour divin.

Encore hier Sabon disait à Jacques que saint Jean de la Croix suffit à tout, et qu'il n'est jamais las de le lire et relire.

Hier soir, chez nous, quelqu'un lui demanda qui lui avait fait quitter les surréalistes? — *Dieu!* répondit-il avec force.

*Mars.* — L'âme entraînée par Dieu dans son fond le plus intime désire une parole, désire une lumière qui augmente encore l'envergure de son amour. Elle s'aperçoit alors qu'il n'est pas de parole humaine assez précise, assez intime,

*Journal de Raïssa*

assez adéquate, assez profonde, proportionnée à la profondeur et à l'intimité de son union avec Dieu. Et alors elle aspire vers le Père, désirant de Lui qu'il engendre en elle Sa Parole, le Verbe lui-même, – qui seul peut pénétrer dans l'intime de l'âme et l'illuminer d'une manière proportionnée à l'amour de charité.

[Le carnet n° 4 s'arrête ici.]

communié avec nous. Il pleurait en pensant à la beauté de la conduite divine, qui par cette grande douleur a commencé sa conversion. Hier il avait ouvert l'Imitation au ch. v du livre III ; il en était tout pénétré.

Ce même dimanche après-midi, visite de Marcel Brion et des Bonjean. Elle est juive, nous avons beaucoup parlé du catholicisme. Puis visite de la mère de Jacques, de sa sœur et d'Éveline.

*Samedi 3 octobre*, Fête de sainte Thérèse de Lisieux. — Jacques a rédigé un ukase, contresigné par le Père Charles, et destiné à nous défendre les uns et les autres contre les envahissements du prochain ! Nous allons tenter encore cet essai et voir s'il y a moyen pour nous de continuer à vivre à Meudon sans perdre tout loisir pour la prière, et sans danger de mort ! Peu importe de mourir à la peine, pourvu que ce soit de la peine que Dieu veut.

*Vendredi 2 octobre*, Fête des Saints Anges Gardiens. — 19<sup>e</sup> anniversaire de notre vœu définitif. Lu dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 octobre :

« Quand vous êtes plein de l'essence de toute existence, tout ce que vous dites devient vrai. Les poètes ont loué, de tout temps, la vérité et la vertu. Est-ce que cela a rendu leurs lecteurs vertueux et véridiques ? Mais quand un homme dépouillé de soi vit parmi nous, ses actes deviennent le battement de cœur de la vertu ; tout ce qu'il fait aux autres améliore même leurs rêves les plus médiocres, tout ce qu'il touche devient vrai et pur ; il devient le père de la réalité. » (*Vie de Ramakrishna* par Romain Rolland, pp. 176-177.)

Et en note ces paroles de Gandhi :

## Journal de Raïssa

« Nos expériences spirituelles sont nécessairement communiquées, que nous le souhaitions ou non. Mais par notre vie, par notre exemple, non par nos paroles, qui en sont un véhicule très incomplet. Les expériences spirituelles sont plus profondes que la pensée même... Par le seul fait que nous vivons, notre expérience spirituelle débordera... Mais si vous voulez qu'un autre reçoive votre expérience spirituelle, vous dressez entre lui et vous une barrière intellectuelle... »

Il est vrai que nos paroles sont un véhicule très imparfait des expériences spirituelles. Mais ne pas vouloir du tout les communiquer par la parole, c'est là un excès et une erreur du moralisme de Gandhi. Pour nous qui avons reçu la parole du Christ, nous savons que nous devons la vivre et la prêcher.

Et voilà ces hommes qui ont reçu une révélation si incomplète, et qui font fructifier au maximum le germe de vie qui leur a été donné. Et nous, catholiques, à qui a été révélée une vérité sans mélange d'erreur, nous en sommes à recevoir des leçons de spiritualité ; alors que nous devrions pouvoir éclairer toute la terre de la lumière du Christ. Je le sais, nous avons nos saints si purs et si grands, mais nous devrions en avoir davantage. Et nos communautés religieuses devraient être *toutes* plus contemplatives qu'elles ne sont. Par quelles crises, par exemple, passent à cet égard certains grands Ordres que nous connaissons bien, et dont l'objet propre, qu'il soit liturgique ou apostolique, requiert en premier lieu la contemplation ? Et de ceux mêmes qui sont voués à elle seule il y aurait beaucoup à dire. Je sais que la vraie et pure contemplation est très rare, même dans ces milieux privilégiés. Cependant la charité de l'Église est toujours visible par toute la terre.

one thing  
to communicate  
was just -  
another to  
communicate  
our experience  
willfully!

## *Journal de Raïssa*

★

I

*Sans date.* – Après une communion. « Caetera creatura vilescat, ut Creator in corde dulcescat. » (Saint Augustin). « Noli timere, vermis Jacob. Noli timere, quia redemi te, et vocavi te nomine tuo : meus es tu. » (Isaïe).

Vous avez attiré à Vous mon âme lasse et toute en pleurs, et vous la gardez dans votre paix et votre silence, comme un ami presse un ami sur son cœur sans lui parler, parce que, alors, la parole est tout intérieure.

2

*Sans date.* – Blondel. Métaphysique. Thomisme.

Méconnaissance technique de la valeur de l'intelligence. Peu d'hommes ont besoin de ces ultimes assurances de l'esprit. Mais il faut que ceux-là les trouvent aussi dans le trésor de l'Église ; comme une robe d'or que l'on ne met qu'aux plus grandes fêtes.

La vérité spéculative est une chose très haute et très étroite, très grande par son élévation, très petite par son extension à un nombre minime d'esprits.

3

*Sans date.* – « Je ne suis nullement qualifié pour défendre le principe d'identité », a dit Gabriel Marcel à une réunion

Elle a continué jusqu'en 1939 à insérer ainsi des « bouts de papier » entre les pages de ce cahier (dont le début contient le Journal de 1931). Tous ces feuillets d'ailleurs ne sont pas des notes recopiées ; dans certains cas ce sont des notes écrites de premier jet. (J.)

## Feuilles détachées

chez Berdiaeff, et Charles Du Bos a fait un geste signifiant la même dénégation.

J'ai cru entendre : « Je ne connais pas cet homme. »  
(Mais comme Pierre ils pourront se repentir.)

C'est renier par la raison le principe de notre salut naturel par la raison.

C'est renier celui sans qui nous ne pouvons rien faire d'humain, parce que renier la créature c'est renier le Créateur (si on savait ce que l'on fait). C'est dire que l'Évangile ne s'adresse pas aux philosophes, même simplement en tant qu'ils sont hommes, – et que le Christ aurait dû parler autrement à ces messieurs. C'est se séparer de tout l'humain et ne garder contact qu'avec une poignée de philosophes se disputant entre eux. Si on savait ce que l'on dit!

### 4

*Sans date.* – Les mystères et les lois nous sont également insupportables, – et c'est tout le catholicisme.

### 5

*Sans date.* – La beauté d'un poème *obscur* tient aussi à une apparence de développement ou de liaison logique *illusoire* comme dans le rêve, et qui fait l'unité du poème comme elle fait l'unité du rêve, – par l'unité de l'atmosphère où les images se forment et s'expriment.

### 6

*Sans date.* – Toute la contemplation de Jésus a une conclusion pratique, et c'est la Rédemption par la Croix et la mort.

## *Journal de Raïssa*

Comme toute chose est bonne dans la mesure où elle est, toute chose est digne d'amour dans la même mesure.

La piété est la tendresse de l'amour, comme le zèle en est l'ardeur.

Piété et zèle accompagnent l'amour de charité du haut en bas de l'échelle des êtres.

C'est la tendre piété des enfants de Dieu qui unit la lumière et la cire, les abeilles et le miel, l'eau et le sel, l'encens et l'huile, le pain et le vin dans la célébration du culte divin. Elle rassemble humblement, amoureusement toute la beauté éparse du monde, lui prête la voix humaine et la parole pour dire la tendance de toutes choses vers Dieu, et ce que les choses signifient, et ce qu'est leur mystère au sein même des mystères sacrés.

### 14

*Sans date.* — Comment répondre à l'inévitable question du pourquoi de la souffrance? Nier Dieu ne nous avance à rien, cela n'abolit pas la souffrance, cela ne diminue pas le mystère de notre destinée. Nier Dieu parce que toute la nature gémit, c'est seulement décharger Dieu de la responsabilité d'une création telle que la souffrance y est inévitable. C'est la preuve que nous avons un tel amour naturel de Dieu (inscrit dans la nature même) que même lorsqu'il se réfugie dans les profondeurs de l'inconscience il nous reste le désir d'innocenter Dieu de tout le mal dont souffrent les hommes.

### 15

1933. — Je veux sauver mon espérance.

## Feuilles détachées

le « confort » de la vie spirituelle, ce sentiment m'aura quittée depuis longtemps. Une destinée spirituelle c'est un pont léger jeté sur l'abîme, ou la pointe d'un rocher au-dessus de l'Océan. Si le pont et le rocher sont à toute épreuve l'âme n'en sait rien. Elle a du monde une vue qui lui donne le vertige, qu'il se montre à elle dans sa beauté ou dans sa folie. Parce qu'elle est *séparée*, mais non encore *retirée* du monde. La beauté, les raisons, la noblesse, la justice du monde divin d'où elle reçoit la vie sont essentiellement objets de la Foi. Elle vit de motions secrètes. L'objet de son amour est voilé.

Celui qui n'a pas l'expérience de cette « séparation » ne connaît pas non plus la voie où il marche ; il ne connaît pas la distinction réelle des deux mondes ; il vit dans la confusion. Celui qui n'en a pas souffert n'a pas connu non plus notre état de « séparés ».

### 63

22 août 1939. — A Albert Béguin.

« Un poète se connaît-il lui-même ? Quant à moi je sais que ce n'est pas dans la rumeur continue de l'imagination, mais au cœur du silence, lorsque ce silence a atteint un certain de degré de profondeur et de pureté, que sont nés presque tous les poèmes de 'Lettre de Nuit' et de 'La Vie Donnée'. Mais naturellement dans ce silence on entre telle qu'on est, avec tout ce que l'on vit et tout ce que l'on aime, et peut-être avec cette disposition à se référer à l'être, 'à contempler les essences à travers les existences particulières', que je souhaite certes que vous n'ayez pas été trop indulgent en notant à propos de ce petit livre. »

On peut dire que tout ce qui est mystique comporte un double aspect et une double définition : ontologique et psychologique.

Ontologiquement, l'essence de la contemplation mystique est, me semble-t-il, d'être produite *en vertu de l'union*, et donc d'une façon *passive*, par une volonté spéciale de Dieu qui le porte à nous donner en quelque manière la connaissance de son amour pour nous.

Psychologiquement l'essence de la contemplation mystique me paraît être une connaissance expérimentale de Dieu, « *Dieu ineffablement perçu.* » C'est bien ce que vous pensez ?

Au début Dieu se manifeste à nous en versant en notre âme, ainsi que le dit sainte Thérèse, « une grande satisfaction intérieure et extérieure », une joie qui ne ressemble à aucune autre. Plus tard il nous purifie, et nous sacrifie, et c'est la *nuît* dans notre âme. Puis il béatifie de nouveau et d'une manière plus spirituelle et plus profonde. Mais toujours *il agit le premier et principalement*. Notre activité accompagne la *Sienna* tantôt plus, tantôt moins, tantôt heureuse et facile, tantôt douloureuse ; tantôt visiblement, tantôt d'une manière à nous inconnue, imperceptible. Elle ne peut être anéantie, car nos facultés spirituelles sont immortelles comme notre âme ; et comme Dieu est Esprit et Vie, notre âme est d'autant plus vivante et libre que Dieu agit en elle davantage. Mais de cette vie essentielle nous ne pouvons avoir une connaissance directe. Au contraire l'intelligence, la plus spirituelle de nos facultés, nous paraît dépérir. Il y a cessation, dans l'oraison, des opérations intellectuelles.

Avec quelle justesse s'exprime Mère Marie-Thérèse en disant : « Quand je parle de cessation des opérations intel-

## *Journal de Raïssa*

lectuelles, il est bien entendu que cela s'entend du mode humain de cette opération, car la contemplation donne un surcroît de vie – et quel surcroît! – à notre intelligence, en tant qu'intelligence. Ce n'est qu'en tant qu'intelligence humaine qu'il y a annihilation pour ainsi dire. »

Le mode humain d'agir cède la place au mode surhumain.

Le mode humain est d'aller du visible à l'invisible, des sens à l'esprit, et du créé à l'Incréé.

Le mode surhumain a sa racine prochaine en Dieu. Sans doute rien n'existe, rien n'agit sans l'action de Dieu ; mais dans la vie mystique Dieu agit par une infusion très particulière de sa grâce qui le porte tantôt à éclairer notre esprit, tantôt à embraser notre volonté, tantôt à fortifier notre cœur, ou à nous donner à la fois lumière, ardeur et forces surnaturelles, ou à ne nous laisser percevoir que la destruction de notre mode humain d'agir, notre impuissance, notre néant.

Comme c'est ici l'œuvre très spéciale de l'Amour divin, elle est l'œuvre du Saint-Esprit. L'âme vit alors plus intensément sous le régime des Dons. Tous les dons du Saint-Esprit la préparent à l'union mystique, mais le don de Sagesse est celui qui fait réaliser et goûter cette union.

Il est le plus unissant parce qu'il est le plus simplifiant. Le don de crainte purifie et redresse ; la science, le conseil, éclairent sur les actes bons et mauvais ; la piété, la force, aident à persévérer ; l'Intelligence fait adhérer plus fermement à la foi, les vérités de la Foi se trouvent éclairées d'une lumière plus vive dans une âme plus vivante. Le don de Sagesse produit la connaissance expérimentale, amoureuse et ineffable de Dieu.

Ce qui dans la voie ascétique ou active se faisait « par le commandement de l'amour » se fait désormais « par l'amour même ». Et non seulement le recueillement, mais tous nos actes peuvent être dits mystiques, lorsqu'ils se font « par l'amour même », c'est-à-dire par le Saint-Esprit.

La passivité, en ce sens, dans le sens de l'action première et principale du Saint-Esprit dans la vie mystique, est ontologiquement le caractère essentiel.

Psychologiquement cette passivité, *passio divinorum*, se traduit non seulement par la ligature et la mort (apparente) de nos facultés naturelles, mais aussi, dans certains cas, par leur exaltation ; c'est ainsi que chez les Saints l'action même peut être qualifiée de mystique.

Dans la contemplation cette passivité se manifeste surtout par la ligature, l'impuissance, l'anéantissement<sup>1</sup>, parce que nos facultés de connaître sont dans une disproportion absolue avec l'objet de la contemplation, qui est Dieu en Lui-même. Il faut que l'intelligence reconnaisse ici son incapacité, et laisse faire l'amour qui par l'infusion de la divine Sagesse connaturalise l'âme à Dieu et le lui fait connaître dans une certitude obscure et ineffable.

Par les autres Dons, au contraire, dont l'objet est en quelque façon plus particularisé, le Saint-Esprit exalte nos facultés et les proportionne à des actes ardu, héroïques, saints, en les appliquant lui-même, en les éclairant et les confortant.

Pour en revenir à l'obscurité inhérente à la contemplation, on peut dire, me semble-t-il, que Denys la considère surtout ontologiquement, et saint Jean de la Croix psychologiquement.

---

1. Var. : par une sorte d'anéantissement.

## De la poésie

Un artiste à l'état pur se voit aussi rarement qu'un athée à l'état pur. A ceux d'entre eux cependant qui sont d'une bonne foi absolue et qui pensent qu'il y a une antinomie insurmontable entre les exigences de l'art et celles de Dieu, il faut bien que Dieu leur trouve une place dans la vie éternelle. Ces ouvriers de la beauté qui ne croient pas rejeter Dieu en rejetant sa Loi, il faudra bien qu'ils reçoivent leur salaire, du moins ceux qui ne le reçoivent pas en ce monde, et qui en cela sont semblables aux saints. Et il faudra donc bien que l'apparente antinomie soit résolue. Là où la vérité et la liberté s'affrontent comme ennemies l'une de l'autre, il se fait un appel vers la charité que la sainteté entend. Un poids d'amour et de sainteté se trouve quelque part qui ajoute à un bien temporel un bien d'une valeur éternelle, qui sauve la beauté de ce monde qui passe, qui rachète la beauté créée par les poètes et l'arrache à celui qui se prévaut de ses droits sur toute beauté créée parce qu'il est le Prince de ce monde.

Ainsi rien de beau ne se fait en réalité sans l'amour. L'artiste crée une créature que le saint reprend au diable, lequel souvent a collaboré à sa création en donnant au poète une expérience de ce monde, de ses « pompes », de ses délices. Mais il n'est de bien, et de beauté, et d'être, que la grâce ne veuille et ne puisse sauver, si seulement nous nous rangeons au rang des pécheurs, si seulement nous nous reconnaissons responsables du Sang du Christ et du martyre des saints.

New York, 21 novembre 1941.

(Paru dans la revue *Fontaine*, mars-avril 1942.  
- Cf. *Nova et Vetera*, avril-juin 1961.)

## TABLE

Préface . . . . .	7
I. <i>Quatre Carnets</i> (1906-1926) . . . . .	21
II. <i>Journal de 1931.- Feuilles détachées</i> (1931-1939)	189
III. <i>Textes Brefs</i>	
1. Sur l'oraison (Lettre à Charles Henrion, août 1922) . . . . .	259
2. De la poésie comme expérience spirituelle (novembre 1941) . . . . .	269
3. Quelques Notes . . . . .	277
4. La divine Transcendance . . . . .	283
5. Le Vrai Visage de Dieu ou l'Amour et la Loi	287
IV. <i>Une lettre concernant Raïssa</i> . . . . .	295